

GASTON CHOQUET
LES AVENTURES DE COUCOU
AU PAYS DU SCALP GAMIN DE PARIS

La Statue de la Caverne



MIGNONNE BIBLIOTHÈQUE, 3, rue de Rocroy, Paris.

C. 85368

LES AVENTURES D'UN GAMIN DE PARIS
AU PAYS DU SCALP

La Statue de la Caverne

PAR

GASTON CHOQUET



PARIS

PUBLICATIONS OFFENSTADT
(MAISON FRANÇAISE)
3, RUE DE ROCROY, 3

INTRODUCTION

Conduit au Texas par une série d'aventures étranges, suite d'un pari qu'il a fait, Marcel Coulombet, dit Coucou, a été réduit en esclavage par un féroce planteur, don Rodriguez Sancha. Il se lie avec un digne Canadien, Thomas, que don Rodriguez a fait jadis condamner injustement. Après une foule d'aventures où Thomas, capturé par le planteur qui veut le mettre à mort, est délivré par Coucou, où celui-ci est adopté par une tribu indienne, les Cœurs-de-Feu, où il devient le chef de nègres révoltés, où il découvre un trésor dit « des Toltèques » caché dans un souterrain, il finit par rejoindre, en compagnie de son fidèle Arroonah, Thomas et son ami Nathaniel, sur les bords d'un lac. Mais, pour se procurer de l'argent, Coucou a vendu à un changeur d'un village voisin, des bracelets d'or provenant du trésor ; la cabane où il habite avec Thomas et les autres, est attaquée ; il est capturé, ignorant ce que sont devenus les autres.

La Statue de la Caverne

I

Pris !

Les âmes les plus solidement trempées connaissent des moments de faiblesse, et, pour celles qui joignent au courage la noblesse des sentiments, cela est vrai, surtout quand leurs inquiétudes ont autrui pour objet. Ainsi en était-il de Coucou, prisonnier — sans savoir de qui —, réduit à la plus complète impuissance, et ignorant ce qu'il était advenu de ses compagnons. Amèrement, il songeait que, pour une fois, la Fortune se montrait cruelle envers lui, en le séparant de son cher Thomas qu'il avait eu tant de peine à rejoindre, mais ses vainqueurs ne tardèrent pas à interrompre ses tristes réflexions. Ils l'emportèrent, et après quelques minutes, il crut s'apercevoir qu'on le déposait dans un bateau, et

en effet un bruit de rames lui prouva qu'il ne s'était pas trompé ; pendant un temps qui n'excéda guère vingt minutes, mais qui lui parut interminable, cette navigation se continua sans qu'aucun son de voix humaine lui fût parvenu, à part quelques rares chuchotements. Puis, on l'empoigna de nouveau pour, finalement le déposer sur le sol où, incapable d'aucun mouvement utile, il demeura allongé, la tête toujours enveloppée dans son sac, ne voyant, n'entendant rien, et dévoré de mortelles inquiétudes non pas tant sur son propre sort, lequel pourtant ne s'annonçait pas comme particulièrement attrayant, que sur celui de ses infortunés compagnons.

Qui étaient ces mystérieux agresseurs à qui l'on ne pouvait dénier du moins une discipline et une décision peu ordinaires ? Coucou se le demandait en vain, bien qu'en son esprit n'eût pas manqué de s'évoquer la silhouette inquiétante d'Han Szegedyin, le changeur, et le gamin songeait : « Jamais je n'ai vu un type qui ait autant de veine et de déveine que moi ! Car, pas possible de dire le contraire, j'ai eu de la veine de me tirer de toutes mes aventures sans avoir rien de démoli ; et d'une. D'un autre côté, là où il n'arriverait rien à un autre, moi, je suis sûr que ça finit par des histoires à perte de vue ; et de deux. Ainsi, quoi de

plus simple que d'aller vendre des bracelets chez un mercanti dont c'est le métier de les acheter? Non, il faut que ça se complique, et que ça se termine par des coups de pistolets sans compter la suite... Et à propos de suite, qui sait ce que sera celle de cette nouvelle péripétie? Ah! non, vrai, si j'avais été un bonhomme à me faire de la bile, je crois que je serais depuis longtemps mort de plusieurs maladies de foie, dans ce fichu pays!»

Un brouhaha de conversations animées, toutes proches, le bruit d'une porte qui s'ouvre, vinrent le distraire de ces mélancoliques réflexions. Subitement, on le saisit, on l'assit sur un siège et le sac qui lui couvrait la tête ayant été enlevé, il jeta autour de lui un regard avide : voici ce qu'il vit. Il se trouvait dans une grande case en bois, éclairée par deux mauvais quinquets, et comportant, pour tout mobilier, une table et une demi-douzaine d'escabeaux. Là dedans sept ou huit individus à mines sinistres, couverts de vêtements de cuir, armés jusqu'aux dents étaient groupés, le considérant d'un air peu rassurant. A peine eut-il fait ces constatations que l'un d'eux, petit et trapu, à figure de bouledogue, prit la parole en mauvais espagnol. «Eh bien! mauvaise bête rouge, dit-il, qu'est-ce que vous en dites? Voilà un coup proprement exécuté, je crois? Ça n'a pas

marché tout seul, il faut le reconnaître : le vieux Nat et son ami dont j'ignore le nom, se sont défendus comme de bons garçons, mais ils n'en ont pas moins fini de souffrir ici-bas. — Le blanc, interrogea Coucou d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme, veut-il dire qu'ils sont morts? — Fermez votre bec, sauvage, vous répondrez quand je vous interrogerai, ce qui du reste ne va pas tarder. Où avez-vous pris les bracelets que vous avez vendus à Han Szegedyin? — C'est bien ce que je pensais, songea le gamin. Ah ! le vieux pingouin, il me la paiera ! Ça fait un de plus avec qui j'ai un compte à régler ; il commence à y en avoir tant que je vais être obligé d'ouvrir une comptabilité ». Mais il ne répondit pas à la question du sacripant, ce que voyant, l'autre la répéta avec violence.

« Je l'ai dit à celui que vous appelez Han Szegedyin, se décida à déclarer Coucou, c'est un homme blanc qui... — Vous croyez peut-être avoir affaire à des abrutis de votre espèce, pour nous débiter de pareilles sornettes, vociféra l'autre en empoignant par les épaules son prisonnier ligoté et le secouant furieusement. — Il me prend pour un prunier, ce gibier de guillotine, fit mentalement le Parisien. Si tu crois m'intimider, mon vieux, ça prouve que tu as la vue basse, car tu ne m'as pas bien vu ». Et il garda le silence. « Tu

n'avais pas espéré, Harry, dit un de ses acolytes en ricanant, qu'il allait s'empresser de te faire ses confidences sur ta simple demande? — Il y arrivera bon gré, mal gré. Il n'y a pas que ces bêtes puantes d'Indiens qui connaissent l'art de délier les langues. Empoignez-le, vous autres, et jetez-le en bas ». L'infortuné Parisien fut saisi brutalement et, emporté vers le fond de la hutte dont la porte poussée lui laissa voir une seconde cabane contiguë à la première et aussi peu meublée. Seulement, dans le sol de celle-ci, une trappe était ouverte, à laquelle aboutissait une échelle. Mais si les bandits firent usage de celle-ci pour descendre, ils n'eurent pas pour leur captif les mêmes ménagements et le précipitèrent purement et simplement par l'orifice en riant bruyamment : heureusement, la cave dans laquelle Coucou venait d'être introduit de cette façon peu enviable n'était pas très profonde, deux mètres tout juste, et le sol mou amortit sa chute.

Tout de suite, on l'adossa à la paroi, on lui enleva ses liens qui, ainsi que nous l'avons rapporté, lui enserraient le corps tout entier, et on les remplaça par des cordes au moyen desquelles on lui réunit les deux poignets sur la poitrine, tandis que d'autres encerclaient ses chevilles, elles étaient si serrées qu'il crut un moment qu'on allait lui briser les membres, mais il

ne poussa pas un cri. Alors, le sieur Harry s'approcha et lui dit d'un air féroce : « Écoute-moi, sale face rouge. Je sais que vous autres, vous êtes durs à la douleur et que, tout gamins, on vous habitue à souffrir sans pousser une plainte : c'est pourquoi au lieu de t'infliger les supplices auxquels nous aurions recours s'il s'agissait d'un blanc, j'ai trouvé autre chose. Nous voulons savoir où tu as pris les bracelets ; pourquoi nous voulons le savoir, ce n'est pas ton affaire. Tant que tu ne nous l'auras pas révélé, tu resteras ici sans boire, ni manger, ni dormir... tu entends bien, *ni dormir* ! En permanence, l'un de nous demeurera à côté de toi, et chaque fois que tu feras mine de succomber au sommeil, il te secouera, il te piquera de son couteau ou t'allumera du feu sous la plante des pieds, ou s'amusera à te tirer quelques cheveux jusqu'à ce qu'ils lui restent dans la main... Tu n'es pas en fer, n'est-ce pas, tu es en chair comme nous ? Eh bien ! je te promets qu'au bout de quatre fois vingt-quatre heures de ce régime, tu préférerais, tout Peau-Rouge que tu es, la mort à semblable torture Et tu parleras !... Ensuite nous vérifierons tes assertions et si nous les reconnaissons exactes, nous t'enverrons te faire pendre ailleurs. — L'homme blanc, fit Coucou avec mépris, parle mieux qu'un « sahuata » (prêtre). Nous verrons peut-

être un jour si sa carabine et son couteau font d'aussi bonne besogne que sa langue. — Je te conseille de déposer ton testament chez ton notaire avant ce jour-là, répliqua l'autre au milieu des éclats de rire de ses camarades, car si jamais je le rencontre plus tard sur ma route, je te tue comme un chien enragé. Tu ne serais pas d'ailleurs le premier Indien que j'expédierais par le plus court chemin aux territoires de chasse de sa tribu... Assez causé, Davis, c'est toi qui prendras la première faction. Dans trois heures, Eusebio te relèvera ».

Plaisantant entre eux et n'épargnant pas à leur prisonnier leurs grossières plaisanteries, ils remontèrent dans la cabane et fermèrent la trappe. Seul, l'un d'eux s'installa auprès de Coucou sur une espèce de lit de camp improvisé et sans dire un mot, à la lueur d'une lanterne, s'absorba dans la confection d'un filet de pêche.

Pour Coucou, les heures coulaient avec la lenteur qui se devine. Il était fort perplexe, partagé entre le désir de recouvrer sa liberté et la répugnance de dévoiler à ces misérables brigands le peu qu'au prix de redoutables dangers, il avait appris du fameux trésor. Et puis, il se demandait avec angoisse si, en cette minute même, ses compagnons n'agonisaient pas sur le bord du lac, sans qu'il pût rien faire pour leur porter secours ; car il était trop clair

qu'il ne pouvait rien, puisque, avant de le relâcher, ses geôliers entendaient se rendre compte de la véracité de ses assertions, c'est-à-dire visiter les souterrains éloignés de quatre bons jours de marche de San-Pedro!

Une évasion? Bien entendu, c'était la première idée à laquelle le gamin s'était arrêté. Mais son gardien, tout en paraissant fort occupé à son filet, ne le quittait guère du regard, et il percevait vaguement au-dessus de sa tête, un bruit de voix d'où il concluait que d'autres sacripants veillaient dans la hutte. Donc, rien à tenter pour l'instant. « Bah ! se dit-il à la fin, après tout, c'est peut-être de la blague, ce trésor. Alors ce serait vexant de rester emprisonné dans ce trou à rats pour un machin qui n'existerait pas. Et puis quoi? De l'or, des bijoux? C'est assez intéressant, je ne dis pas le contraire, mais au fond, moi je m'en fiche : la galette, ça ne m'a jamais beaucoup troublé... D'autant plus qu'il a raison, le bonhomme à hure de molosse en colère, avant longtemps, ça va cesser d'être rigolo, ici. Ne pas manger passe encore, c'est affaire d'entraînement ; ne pas boire, ça devient déjà plus grave, mais ne pas « roupiller », oh ! alors, je ne marche plus. Pas de « romance », pas de Coucou ! Conclusion : j'ai fortement envie de raconter ce que je sais à cette bande de sinistres

loustics pour qu'ils me fichent la paix. Plus tard, dans la suite des temps, on verra à les « repiger » s'il y a moyen ».

Il en était là de ses résolutions quand la trappe se souleva et un nouvel individu parut, venant relever l'actuel veilleur. Tout de suite, il adressa la parole à celui-ci en anglais, étant naturellement à cent lieues de se douter que le pseudo-Indien comprenait à peu près cette langue : « Eh bien ! fit-il, a-t-il parlé, le singe rouge ? — Pas un mot. — Ça viendra ; d'ici une quarantaine d'heures, il sera plus communicatif. — Savoir ! Veux-tu que je te dise ? Eh bien ! si j'avais su, je ne me serais pas laissé entraîner dans cette affaire, parce que je crains qu'elle finisse mal pour nous. Tu connais de réputation tout au moins les Cœurs-de-Feu, hein ? Ils passent pour ne pas être commodes. Celui que nous tenons là n'aura rien de plus pressé quand nous l'aurons remis en liberté, après avoir obtenu de lui ce que nous désirons apprendre, que d'aller raconter dans sa tribu le traitement que nous lui aurons fait subir. Et alors, gare à nos peaux ! »

Le nouvel arrivant éclata de rire. « Vrai, s'écria-t-il, c'est fâcheux à ton âge, une pareille naïveté ! Alors, tu t'es imaginé bonnement que nous allions le laisser retourner tranquillement chez lui, notre Peau-Rouge ? Tu plaisantes ! Quand il

nous aura suffisamment renseignés, nous lui casserons la tête d'un coup de pistolet ; de cette façon-là, nous serons sûrs qu'il n'ira pas bavarder. — Tu as, ma foi, raison ! Faut-il que je sois stupide pour que cette idée si simple ne me soit pas venue !... Mais l'autre, celui qui s'est échappé ? — Domingo et trois autres le cherchent. Il doit être blessé, et de toute façon, il ne s'éloignera certainement pas : ces gaillards-là ne s'abandonnent pas dans le péril et il cherchera à savoir ce qu'est devenu son compagnon. Une balle dans les côtes et celui-là aussi sera muet pour l'éternité... Sois sans inquiétude, va, Han Szegedyin sait ce qu'il fait ».

Harry se leva ; après avoir replié méthodiquement son filet, il escalada l'échelle, et le silence se fit dans la funèbre cave.

II

Terrible nouvelle.

« Épatant, songeait Coucou, superbe, mirobolant. Ah ! quand j'aurai « jaboté » ils m'aligneront en guise de remerciement une balle dans la tête et tout sera dit ! C'est ça, la liberté promise : elle est fraîche, merci ! Je crois, ma parole, qu'ils sont encore pires que Rodriguez, ceux-là : zuze

un peu, mon bon !... Je ne sais pas si c'est une idée que je me fais, mais je crois que ce serait quasiment le moment de me débrouiller... Oui, réflexion faite, c'est tout à fait le moment, il ne reste plus qu'à trouver le fin joint... Voyons, récapitulons, Arro-nah est libre, mais sans doute blessé et ils le cherchent : de Thomas et de Nathaniel, pas de nouvelles ; ça ne me dit rien de bon, mais je ne veux pas penser que... Oh ! non, ce serait trop affreux, ce serait à... Non, je ne veux pas penser à ça... Moi, je suis ici, attaché et solidement, je vous prie de le croire ; j'ai à côté de moi, pour veiller sur ma précieuse personne, un gaillard qui m'a l'air d'être un peu là, avec tout un tremblement de pistolets et de poignards sur le ventre ; là-haut ils sont deux, trois, quatre, dix, est-ce que je sais ? qui se ressemblent avec celui-là comme deux gouttes d'eau... Et pourtant, il faut que je me cavale, il le faut, il le faut, et je me cavalerais ! Mais comment?... »

Ainsi monologuait Coucou, après avoir savouré, comme il le méritait, le dialogue de ses deux geôliers, et son cerveau inventif échafaudait plan sur plan pour s'apercevoir aussitôt qu'ils étaient tous plus fous les uns que les autres...

... Vingt-quatre heures environ s'étaient écoulées depuis que l'infortuné gamin était enfermé dans cette cave, et il n'avait rien

trouvé qui, à l'examen, lui parût raisonnable. Fatigué par ses longues randonnées dans la Prairie, le cerveau sans cesse surexcité par le travail auquel l'obligeaient des aventures sans cesse renaissantes, torturé par l'anxiété, la soif, la faim, la privation de sommeil, il se sentait défaillir. Trois fois déjà, il avait succombé, il avait fermé les yeux, et trois fois la brute chargée de le garder l'avait éveillé à coups de poings et de pieds, hurlant des injures et des menaces. A l'heure où nous le retrouvons, le geôlier, qui venait de prendre sa faction, était un Anglo-Saxon d'une cinquantaine d'années, gros, lourd, le visage rougi et congestionné par l'abus de l'alcool. A peine installé à son poste, il avait tiré de sa poche un flacon d'eau-de-vie de dimensions respectables et s'était mis à lui donner de fréquentes et longues accolades, multipliant les moqueries à l'adresse de son prisonnier silencieux et s'efforçant à l'impassibilité. Mais peu à peu sa langue devenait pâteuse, ses yeux vacillaient. « Il est mûr, comme on dit à Montmartre, songeait Coucou. Je ne sais pas si son gosier a des tournants dangereux, mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il a une descente rapide... S'il pouvait s'endormir... comme Chinchagock, le Gros Serpent et compagnie dans le temps... Oui, pourvu que je ne m'endorme pas moi-

même... Oh ! dormir, dormir trois mois, six mois sans m'éveiller. Mais il ne faut pas ! Coucou, bon sang, qu'est-ce que tu es ? Une souche, ou une marmotte, ou un loir?... »

Mais ses espoirs ne se réalisaient guère. Il se rendait bien compte que, comme nombre d'ivrognes invétérés, son cerbère était de ces gens qui, tout en paraissant ivres, gardent une « lucidité à peu près complète ; et en effet au bout de trois quarts d'heure, et en dépit de nouvelles et généreuses rasades absorbées, sa voix n'était pas devenue plus pâteuse, ses yeux ne vacillaient pas davantage et, comme il s'était levé pour aller allumer son brûle-gueule à la lanterne, le captif constata qu'il ne titubait point : « Quel type ! songea le Parisien, avec le quart de ce qu'il a absorbé depuis qu'il est ici, la moitié des Cœurs-Sanglants ronfleraient comme des toupies hollandaises, et lui, il est là, solide au poste, le chameau !... Cependant, il faut en finir, je n'en peux plus !... » Presque aussitôt, la trappe se souleva, et un nouvel acolyte, dont le Parisien se souvenait d'avoir remarqué la vieille figure de brute, descendit l'échelle d'un pas mal assuré. « Eh bien ! fit-il quand il fut arrivé au bas, a-t-il parlé, ce démon de Cœur-de-Feu ? — Pas desserré les dents depuis qu'il est à l'ombre, répliqua l'autre.

— Et alors, éclata le dernier venu, il s' imagine que nous allons rester là, à attendre son bon plaisir, en nous morfondant au fond de cette forêt pour veiller sur son aimable individu? — Que faire, Andrew? — Tu es absurde, Will, et Han Szegedyin ne l'est pas moins que toi. Je me charge, moi, de le rendre plus bavard qu'une pie-grièche en moins d'une heure, et je vais commencer mes opérations pas plus tard que tout de suite. — Han ne sera pas content. — Ça m'est égal. Qu'est-ce qu'il veut, Han? Savoir où est ce trésor, n'est-ce pas? Eh bien ! que nous arrachions son secret à ce pouilleux d'Indien d'une façon ou d'une autre, qu'est-ce que ça lui fait? — A condition que tu le lui arraches : tu connais mal les Indiens, ils sont insensibles à la souffrance. — C'est ce que nous allons voir. Allons, debout, pourriture, fumier de Visage-Rouge ! »

D'un violent coup de pied, il culbuta l'infortuné Coucou, puis il l'enleva dans ses bras, et aidé par son compagnon qui prenait philosophiquement son parti de l'aventure, il le hissa par l'échelle jusque dans la hutte, sans se préoccuper bien entendu, de ne pas lui cogner la tête et les membres aux barreaux. En haut, notre gamin fut jeté sur le sol. Il était complètement éveillé maintenant, et son regard fut aussitôt attiré par un grand feu brû-

lant dans l'angle. « Plus souvent, vociféra la brute, que je vais rester ici davantage ! Merci du plaisir, il y a de quoi devenir enragé dans cette tanière ! Et tout cela pour ne pas endommager une carcasse de Peau-Rouge ! Allons donc !... Regarde, vermine, ce brasier, si tu ne parles pas, il te brûlera tout entier. Nous allons commencer par te faire rôtir les doigts de la main gauche, puis la main, puis le poignet, puis l'avant-bras ; nous passerons ensuite au bras droit, après, ce sera le tour des jambes... le tout bien entendu avec une sage lenteur, de façon que tu aies tout loisir de savourer... » Tout en parlant, il avait tranché d'un coup de couteau les cordes qui retenaient les mains du prisonnier et l'avait redressé sur ses jambes.

Un grand cri, tout proche, cri de désespoir, de terreur et d'agonie, l'interrompit : « Par l'enfer, s'exclama Will, c'est Rupert... » Tous deux, subitement dégrisés, pâles, écoutaient. Une inspiration instinctive révéla à Coucou que c'était le moment d'agir ; profitant de ce que ses tortionnaires tout à ce qu'ils venaient d'entendre, cessaient de l'observer pour fixer anxieusement leurs yeux vers la porte, il saisit d'un geste prompt comme l'éclair un large poignard à la ceinture de l'homme le plus rapproché de lui, qui était Andrew, et, de toutes ses forces, le lui enfonça dans le côté

gauche. L'autre eut un rôle bref, chancela et s'écroula comme une masse. Mais dans ce mouvement, notre gamin qui avait toujours les jambes ligotées, perdit l'équilibre et tomba à la renverse ; on a déjà pu apprécier qu'il ne perdait pas facilement la tête, aussi, instantanément s'aperçut-il qu'il se trouvait ainsi aux pieds de Will cloué sur place par la stupeur. Alors d'un coup de son arme redoutable, il le frappa de trois coups aux jambes et son ennemi à son tour s'affaissa.

Blême, les mains couvertes de sang, mais en pleine possession de tout son sang-froid, le Parisien coupa vivement les liens qui enserraient ses chevilles et se releva. Son premier soin fut de s'emparer d'une paire de pistolets chargés qui garnissaient la ceinture d'Andrew, et de faire face à Will. Mais celui-ci, bien que blessé seulement aux membres inférieurs, paraissait évanoui : Coucou en profita pour le désarmer prestement, et ainsi se trouva-t-il en possession d'une hachette et d'un couteau. « Zut ! fit-il avec un frémissement involontaire, décidément, le métier de boucher ne m'irait pas... ce sang... pouah ! Mais c'était eux ou moi, hein ? Et ma foi, comme je suis un brave type et eux des crapules, il vaut encore mieux que ce soient eux qui aient écopé... Maintenant, jouons des « guiboles », et au trot !... Cristi, que

j'ai sommeil... et mes dents, ce qu'elles ont allongé, c'est à n'y pas croire ! Seulement, on n'a pas le droit de penser à tout ça pour le moment... Cavalons ! »

La porte était fermée par une solide barre en bois que le gamin décrocha sans peine. La nuit était assez claire et un croissant de lune brillait dans le ciel bleu ; d'un rapide coup d'œil, Coucou constata que la cabane était construite en plein bois, de toutes parts entourée d'arbres, mais un sentier s'offrant juste devant lui, il s'y engagea aussitôt. A peine eut-il parcouru une vingtaine de pas qu'il trébucha contre un obstacle jeté en travers du chemin et qu'il n'avait pas vu à cause de l'ombre portée par la végétation ; il se baissa et à tâtons en examina la nature. « Un homme, murmura-t-il, et... blessé, mort peut-être, car il ne remue pas. Et puis, c'est bien du sang qui coule sur sa poitrine... Merci, voilà deux nuits, celle-ci et celle d'avant, dont je me souviendrai ». Perplexe, il restait là, fouillant ses poches dans l'espoir d'y découvrir un briquet grâce auquel il put voir le visage du mort supposé. Et soudain à sa gauche il y eut un léger bruit de branches froissées. Vivement, il se redressa et se mit sur la défensive.

« Mon frère, mon frère Oiseau-Moqueur, murmura une voix, c'est moi, Aroônah !...
— Aroônah ! » Une ombre bondit sur le

sentier, en laquelle il reconnut à la lumière de la lune son fidèle compagnon. « Aroônah vous ici ! s'exclama le gamin. — Les Cœurs-Sanglants n'abandonnent pas leurs frères dans le péril, j'ai suivi la piste de l'Oiseau-Moqueur, et je me suis embusqué près de la cabane où il était enfermé de façon à tuer les uns après les autres ceux qui le gardaient, l'un d'eux déjà est mort d'un coup de lance. — Ça, mon vieux, c'est d'un copain, d'un vrai. Maintenant, c'est entre nous à la vie et à la mort. Et Thomas et Nathaniel ? — L'âme des guerriers morts dans le combat, répliqua gravement l'Indien, goûte auprès du Grand-Esprit un bonheur éternel et sans mélange. Balle-Sûre et son ami sont heureux à l'instant où nous sommes. — Que dites-vous, Aroônah ? Ce n'est pas vrai ! Morts ? » Le Cœur-Sanglant ne répondit que par un signe de tête affirmatif.

III

Sur le théâtre du drame.

Coucou demeura une seconde comme suffoqué, incapable de prononcer une parole. Mais tout à coup il se révolta contre cette affreuse révélation. Et avec véhémence, sans songer à baisser la voix, il interrogea son ami : « Que l'Oiseau-Mo-

queur m'écoute, répliqua celui-ci avec le calme imperturbable de sa race. Au moment où les hommes blancs l'emportaient, celui qu'il appelle Nathaniel était déjà tombé, le crâne ouvert d'un coup de hache. Thomas Balle-Sûre et moi avons voulu nous précipiter au secours de mon frère l'Oiseau-Moqueur, et Thomas, bien qu'encore malade jeta à terre, à coups de crosse de carabine deux de ses ennemis. Mais l'un de ceux-ci le frappa par derrière d'un coup de poignard dans le dos il tomba et les autres s'acharnèrent sur lui le criblant de blessures avec leurs poignards et leurs haches. Arroonah assailli par trois ennemis avait réussi à en blesser un, mais il avait été atteint au front par le couteau de l'un des blancs, et le sang l'aveuglait. Se voyant seul contre six ou sept maintenant, il bondit au dehors par la brèche qui avait permis aux assaillants d'entrer dans la hutte. Trois ou quatre balles lui furent tirées, et l'une d'elles, l'atteignit à la poitrine. Sous l'influence de la douleur, il se sentit défaillir et son souffle s'arrêtait dans sa poitrine, mais les hommes blancs venaient. S'ils le trouvaient ils allaient le tuer. Alors, usant ses dernières forces, Arroonah sauta dans le lac tout proche ; l'eau froide le ranima et il put nager le long de la rive et aller s'abriter sous des plantes et des branches poussant sur la rive.

Il resta là plusieurs minutes cramponné aux racines d'un magnolive, puis, ayant lavé ses plaies, il se hissa sur la terre ferme. Mais l'eau avait pénétré dans les cheminées de sa carabine et de ses pistolets : que pouvait-il n'ayant plus d'armes à feu?... Il se rapprocha sans bruit de la cabane et il vit les blancs, empoigner le corps de Thomas Balle-Sûre, puis celui de Nathaniel et les jeter dans le lac... — Les canailles ! gronda Coucou. Ah ! comme je comprends le poteau du supplice pour de types pareils... Pas un poteau, mais dix pour chacun d'eux ! Et je me charge moi, de les y attacher... — Ensuite, poursuivit le Cœur-Sanglant, ils fouillèrent la cabane de fond en comble et dans le sac de mon frère l'Oiseau-Moqueur découvrirent les bracelets qui lui restaient ; ils s'en emparèrent avec des cris de joie. Mais d'autres hommes s'occupaient encore d'Arroonah, et approchaient de l'endroit où il était dissimulé. Arroonah comprit qu'il risquait d'être découvert, et il retourna se plonger dans les eaux du lac ; ses ennemis l'entendirent et firent feu sur lui au hasard : il fallut qu'Arroonah cherchât de nouveau un refuge auprès du rivage, et y demeurât des heures, car toujours il percevait le bruit des pas et des voix de ceux qui le cherchaient... Quand le jour fut venu, il essaya de trouver la piste de ceux qui avaient emporté son

frère l'Oiseau-Moqueur, mais ils avaient traversé le lac en pirogue et Arroonah ne savait où ils avaient atterri : obligé de se cacher, car ses ennemis étaient toujours en campagne, ce ne fut qu'à l'entrée de la nuit, en suivant de loin l'un d'eux, qu'il découvrit leur repaire ; quand par leurs conversations, il fut certain que l'Oiseau-Moqueur était bien là, Arroonah se dit : « Je délivrerai mon frère ou je mourrai. » Et Arroonah travail la à délivrer son frère...

Ému par ce dévouement simple, Coucou serra dans ses bras le jeune Indien, mais il était si bouleversé par l'annonce de la mort de Thomas et de Nathaniel, qu'il pouvait à peine articuler une parole. Il parvint pourtant à dire : « Arroonah, je veux aller là-bas, à la cabane... Qui sait, peut-être ne sont-ils pas... » Il ne pouvait se décider à prononcer le mot, mais son compagnon le comprit, car il répliqua : « Leur vie a coulé par trop de blessures pour qu'il en soit resté en eux, et les eaux du lac sont une tombe aussi sûre que le plus profond des « aggoonas » (tombeaux sacrés où les Indiens ensevelissent leurs chefs). Pourtant que mon frère me suive ; ensuite nous partirons ».

Coucou ne sentait plus ni le sommeil ni la faim. Quand ils eurent gagné le bord du lac, il y but plusieurs gorgées et s'y baigna le visage et les mains. Ce fut alors seule-

ment qu'à la clarté de la lune, il aperçut à la ceinture de son ami quelque chose de sanguinolent et d'innommable appendu par un bout de liane : « Oh ! fit-il, vous l'avez... — Arroonah a pris la chevelure de son ennemi vaincu, ainsi le veut la loi de sa nation. » Coucou n'insista pas, le Cœur-Sanglant avait scalpé l'homme qu'il avait tué — celui-là même donc le cri d'agonie avait fourni à son ami l'occasion de s'échapper, — il n'y avait rien à dire : l'affection qu'il avait vouée au Parisien n'avait pas suffi à l'arracher aux sauvages traditions de ses ancêtres...

Ils marchèrent longtemps à travers des sentiers enchevêtrés où l'Indien pourtant se dirigeait avec une incroyable sûreté. Lorsqu'il eut repris un peu de sang-froid, Coucou raconta succinctement à son compagnon ce qui lui était advenu depuis la nuit tragique, à quoi Arroonah se borna à répondre que l'Oiseau-Moqueur s'était conduit en guerre et qu'à eux deux, ils feraient tôt ou tard expier à leurs ennemis la mort de Thomas et de Nathaniel. Enfin, ils arrivèrent après avoir contourné une partie du lac, auprès de la cabane et, ayant écouté quelque temps si aucun bruit suspect ne décelait la présence des bandits, ils s'avancèrent prudemment dans la sente qui conduisait au logis de l'infortuné Canadien. Soudain, Arroonah posa sa main

sur le bras de son ami en murmurant d'une voix basse comme un souffle : « Les blancs sont là, ils nous attendent. Que l'Oiseau-Moqueur ne bouge pas et se tienne prêt à combattre. »

Le sang de Coucou ne fit qu'un tour à la pensée qu'il allait se trouver face à face avec les lâches assassins. Un pistolet dans chaque main, le manche de sa hachette dans les dents, il s'efforçait de sonder du regard les buissons où lentement, presque sans agiter une seule brindille, le Peau-Rouge venait de disparaître. Deux minutes qui lui parurent deux siècles s'écoulèrent ainsi, puis un cri terrible retentit suivi aussitôt de deux coups de feu ; il s'élança en avant, et au détour du sentier aperçut vaguement en face de lui, deux ombres enlacées qui luttaien^t furieusement. Soudain, elles s'effondrèrent et quand en deux sauts il les eut rejointes, il se rendit compte de la situation : Arroonah, terrassé, ne parvenait qu'avec peine à paralyser le bras d'un blanc qui, d'une main s'efforçait de le frapper de son poignard, tandis que de l'autre, il lui serrait la gorge. Lâchant ses pistolets, Coucou leva sa hache et l'abattit sur le crâne de l'homme qui roula terre sans même pousser un gémissement. Vivement l'Indien se dégagea : « L'Oiseau-Moqueur, dit-il a sauvé Arroonah, comme jadis Arroonah sauva l'Oiseau-Moqueur ;

tous deux sont frères dans le combat comme dans la paix... Les blancs se doutaient qu'Arroônah reviendrait ici et ils le guettaient. Maintenant, Thomas Balle-Sûre et son ami sont fiers et heureux, car ils ont déjà vu arriver auprès d'eux les esprits de six de leurs assassins ; mais ces esprits, au lieu de jouir des plaisirs réservés aux braves et loyaux guerriers, souffriront les éternels tourments qui sont le lot des lâches et des fourbes. — Six ! murmura Coucou. C'est ma foi vrai ! Deux que j'ai démolis là-bas, un qu'Arroonah a tué devant la cabane, les deux autres que voici et qu'il a abattus à coups de pistolet, et enfin celui qui a reçu mon coup de hache, ça fait le compte... Fichtre, nous ne nous y mettons pas souvent, mais quand nous nous y mettons, ça s'aperçoit ! Pourtant, je ne suis pas un sale bonhomme, on ne peut pas dire le contraire, mais quand je songe à ce pauvre vieux Thomas qu'ils ont... » Sa voix s'étranglait dans sa gorge, et tandis que, gravement, son ami s'employait à ajouter à celle qui pendait à sa ceinture les chevelures des deux hommes que ses balles avaient frappées, il s'occupait de passer l'inspection de la cabane.

Tout y était bouleversé ; évidemment on y avait opéré une perquisition en règle, et tout ce qui présentait une certaine valeur avait été emporté ; les bracelets,

l'argent, une partie des bagages préparés par Nathaniel en vue de la fuite avaient disparu. En revanche, le Parisien rentra en possession de sa carabine et de sa lance que les bandits avaient dédaignées : il recueillit aussi une provision de poudre et de balles qu'il partagea avec son ami, et, n'ayant plus rien à faire en ce lieu funèbre, pria l'Indien de le conduire à l'endroit où les assassins avaient jeté à l'eau les corps de leurs victimes. Il était tout proche, et la place d'ailleurs en était indiquée par les herbes foulées et les branches brisées.

A tout hasard, Coucou fouilla les alentours dans le fol espoir que l'un de ses malheureux amis, ranimé par la fraîcheur de l'eau, eût pu se hisser sur la rive et s'y cacher après le départ des misérables. Naturellement, ces recherches ne donnèrent aucun résultat ; alors, surmontant son épuisement, il se dévêtit et plongea à la place indiquée, comptant découvrir peut-être les funèbres dépouilles ; ce fut en vain, il ne put même atteindre le fond. Désespéré, il se rhabilla, et s'assit sur la rive ; pour la première fois, le découragement le gagnait et le chagrin le terrassait.

« Mon frère, dit Arroonah au bout d'un moment, que faisons-nous ? — Oui, répondit-il amèrement, que faisons-nous ? Est-ce que je sais, moi ? Thomas, mon pauvre père Thomas, si honnête, si bon, il

est là dans cette eau noire. Jamais plus je ne le verrai, jamais plus je ne l'entendrai, c'est fini. Tout m'est égal, à cette heure, il peut m'arriver n'importe quoi maintenant, ça m'est égal. — C'est le rôle des femmes de pleurer et de se lamenter, répliqua froidement l'Indien, celui des hommes est d'agir. Quand un frère a vu son frère tomber dans le combat, frappé en face par un ennemi qui ne se cachait pas, il dit : c'est bien. Quand il l'a vu tomber traîtreusement frappé par derrière par un ennemi qui avait dissimulé lâchement sa présence, il dit : je le vengerai. Combien, mon frère Oiseau-Moqueur, combien étaient ceux qui nous ont attaqués ? Au moins quinze ; combien sont morts ? Six. Il nous reste de la besogne. » Le Parisien ne répondit pas et le Cœur-Sanglant continua. « Que l'Oiseau-Moqueur se lève et me suive. Les blancs n'ont pas découvert les chevaux qui sont là tout près. Nous allons partir, nous irons chercher la jeune fille blanche et nous la conduirons au loin... — Pauline ! C'est vrai pauvre gosse, je l'avais oubliée. — Puis nous reviendrons, pour que Thomas Balle-Sûre et son ami ne disent pas que nous avons laissé leur vengeance incomplète. J'ai dit. — Vous avez raison, Arroonah, partons... Partons, mais nous reviendrons, ah ! oui, nous reviendrons ! »

Il se leva et, péniblement, marcha sur

les traces de son ami rouge ; la fatigue, les privations, les émotions l'avaient brisé, et par instants, il était obligé de s'appuyer aux arbres pour ne pas tomber ; c'est d'ailleurs ce qui le décidait à s'éloigner sans plus attendre, parce qu'il se sentait dans l'impossibilité physique absolue de rien faire, avant d'avoir pris un peu de repos. Quand ils eurent gagné l'épais taillis où étaient entravés les chevaux qui, heureusement, n'avaient pas manqué d'herbe pour se repaître, le jour se levait. Ils se mirent en selle, et se dirigèrent vers la lisière du bois.

IV

Autour du lac d'Orriba.

Ils avaient à peine parcouru une centaine de mètres, qu'ils aperçurent, s'avançant lentement vers eux, un homme de race blanche, sans armes, plutôt misérablement vêtu, qui à leur vue eut un mouvement d'effroi. « Qu'est-ce que c'est que celui-là ? gronda Coucou. Je ne sais pas ce qu'il veut, mais gare à ceux qui viendront nous échauffer les oreilles, maintenant ; je tape dans le tas et tant pis pour qui recevra les « pains »... C'est vrai qu'il n'a pas l'air bien redoutable... » Une excitation fébrile augmentait encore son ardeur habituelle,

effaçant en attendant la prostration consécutive, l'effet de ses récentes épreuves, et il se sentait de taille à affronter une armée. Tout de suite, il interpella le personnage : « Que faites-vous là, homme, et où allez-vous ? — Où je vais ? répliqua l'autre en mauvais espagnol. Que vous importe ? Soyez tranquille, je ne vous veux pas de mal, moi, et je ne fais pas partie de la bande de vauriens qui est à vos trousses. — Voulez-vous dire qu'on nous cherche ? — Ne le saviez-vous pas ? C'était facile à prévoir, pourtant. Il paraît que vous avez tué plusieurs des leurs, que vous êtes des démons incarnés que... Est-ce que je sais tout ce qu'ils ne racontent pas à votre sujet ? Je ne vous connais pas, jeunes hommes rouges, mais je connais vos adversaires : eh bien ! il se peut que vous ne valiez pas cher, mais eux-mêmes valent encore moins. Quand je songe qu'ils m'ont volé tout, tout ce que je possédais, tout l'argent que j'avais honnêtement gagné à travailler de mon métier de jardinier chez les planteurs de la côte ! — Vraiment. Et qu'êtes-vous venu faire ici, alors ? » L'autre haussa les épaules. « Un coup de folie, répondit-il. On prétendait qu'il y avait gros à gagner à chercher des gisements d'argent et même d'or, car, paraît-il, il existe des poches aurifères aux environs. J'ai voulu essayer, et me voici. Il ne me

reste plus un dollar, ils m'ont volé pendant que je dormais dans la case que j'avais louée et j'ai dû vendre mes pistolets, seules armes que je possédasse, pour ne pas mourir de faim ».

Arroonah s'impatiait, mais le Parisien devait avoir son idée. Il poursuivit : « Les deux jeunes guerriers rouges ont tué des blancs, c'est vrai, mais c'était pour sauver leur propre vie. Savez-vous que les blancs ont assassiné deux de nos amis, dont l'un s'appelait Nathaniel Esparron, et l'autre... mais vous n'avez pas besoin de connaître son nom. — Ils disent que c'est vous qui avez tué Nathaniel et son compagnon. — Ils disent cela ! protesta véhémentement le gamin indigné. Ils mentent, homme, ils mentent ! — Je l'avais deviné. — Écoutez, fit Coucou, je vais vous dire la vérité. Voici une lune et demie, je trouvais dans la Prairie un homme blanc agonisant, je le ranimai de mon mieux, et il me confia six bracelets en or, et un petit sac de cuir contenant de ces feuilles blanches sur lesquelles les Visages-Pâles « parlent à l'aide de leurs mains... » Puis il voulut me donner des instructions, me dire à qui je devrais remettre tout cela : il expira avant d'avoir pu se faire comprendre. Or, quand je vins ici avant-hier, Nathaniel Esparron, qui est mon ami, n'avait plus d'argent, et il en avait besoin pour soigner son camarade

qui était malade. Je me rendis chez Han Szegedyin, afin qu'il me donnât de la monnaie des blancs en échange de deux de mes bracelets. Il accepta, mais il m'interrogea longuement sur la provenance de ces bracelets ; je n'avais rien à cacher et lui appris ce que je savais. Ensuite, il voulut voir ce qu'il appelait les documents du mort, et me proposa de me les acheter ; qu'en aurais-je fait, homme ? Je les lui cédaï donc, et il parut très satisfait... Or, dans la nuit qui suivit, la cabane de Nathaniel fut envahie, Nathaniel lui-même et son ami blanc tués, mon frère Arroonah blessé, et moi, je fus fait prisonnier. On m'emporta on me jeta au fond d'une cave, sans boire ni manger, et l'on m'annonça que Han Szegedyin voulait m'interroger, après quoi je serais remis en liberté. Mais je surpris une conversation d'après laquelle je compris deux choses : d'abord que, bien loin de me relâcher, on me tuerait quand on aurait appris de moi ce qu'on voulait savoir, ensuite que Han Szegedyin avait soigneusement caché à ses complices qu'il possédait les documents que je lui avais vendus... — Très bien ! Très bien ! interrompit l'autre, je vois : il a trouvé là dedans des choses intéressantes, et il les a gardées pour lui ; ensuite il s'est entendu avec des sacripants de son espèce pour vous faire supprimer ainsi que vos amis, afin de

rester seul en possession du secret. Oh ! c'est bien de lui, cela ! — Peut-être avez-vous raison. Alors, je me suis arrangé de façon à fuir et j'ai frappé ceux qui étaient chargés de me garder. — Et vous avez, ma foi, très bien fait. Je vous répète que je ne sais rien de vous, hommes rouges, mais entre votre affirmation et celle de vos ennemis, je choisis sans hésitation la vôtre. »

Coucou prit dans son sac un peu de poudre et des balles et à sa ceinture une paire de pistolets — on se souvient qu'il était abondamment pourvu en armes — et les tendit au blanc : il y joignit deux douros, qu'il avait gardés sur lui, de l'argent qu'il avait reçu du changeur, et dit : « Prenez ce que le jeune « wattinee » rouge vous donne. Les Cœurs-de-Feu sont de vaillants guerriers ; s'ils ne reculent jamais devant un ennemi, ils n'hésitent pas davantage à secourir les hommes, blancs ou rouges, qui se sont présentés à eux en amis. Adieu, que le Grand-Esprit veille sur vous. » Et il s'éloigna au trot, non sans que l'autre lui criât, tout ému et abasourdi : « Tom Lawrence n'oubliera pas ce que vous venez de faire, et s'il peut vous en remercier un jour, il vous montrera qu'il n'est pas un ingrat. »

Ils cheminèrent quelque temps en silence puis Arroonah prit la parole. « La langue

de l'Oiseau-Moqueur, dit-il n'a pas parlé la vérité, car ce qu'elle a raconté au blanc n'est pas semblable à ce qu'elle a raconté à Arroonah ; pourquoi ? — Arroonah, répliqua Coucou, est un très bon homme, et l'Oiseau-Moqueur l'aime beaucoup ; seulement, il a encore pas mal de progrès à faire pour devenir tout à fait ce qu'on appelle un « type qui la connaît dans les coins ». Sûrement, dans ce que j'ai dit à ce Tom Machin, il y a pas mal de blagues : pourtant, moi, le mensonge n'est pas mon fort et quand je pense blanc, je n'ai pas l'habitude de parler noir. Seulement, il y a des cas où il faut bien se débrouiller comme on peut ; ce serait trop bête quand on a affaire à la crème de la canaillerie internationale, à des bandits, à des assassins, de faire la petite bouche sur le choix des moyens à employer contre eux, pas vrai ? Alors, voilà ce qui va probablement se passer : le Tom en question ne va rien avoir de plus pressé que d'aller raconter la rencontre qu'il vient de faire au premier mineur qu'il trouvera sur sa route : « Imaginez-vous, qu'il lui dira, ce qu'il vient de m'arriver : les deux Indiens, vous savez bien, les deux Cœurs-de-Feu, eh bien ! je les ai vus, et nous avons taillés la bavette, et voici ce qu'ils ont jaboté... » Là-dessus, il lui servira l'histoire telle que je la lui ai exposée, le mineur ira la confier

à un autre, l'autre à un troisième et ainsi de suite ; de façon que je ne donne pas jusqu'à ce soir qu'un tas de bonshommes soient persuadés que Han Szegedyin connaît le secret du fameux Trésor, grâce aux documents que je lui aurais soi-disant vendus, mais qu'il veut le garder pour lui. Et, tels que vous connaissez les charmants habitants de ce délicieux patelin, Arroonah, combien, après ça, donneriez-vous de la peau du susdit Han Szegedyin?... Moi, j'irais bien jusqu'à deux centimes et demi, mais pas un « fifrelin » de plus... » Puis, quand ces dignes copains l'auront « estourbi » pour lui voler ces fameux papiers qui n'existent pas, ça ne sera peut-être pas fini, rien ne prouve qu'ils ne se massacreront pas entre eux. Et voilà, ami Arroônah, pourquoi j'ai raconté des blagues au nommé Tom : franchement, est-ce que ce n'est pas bien inventé? »

L'Indien ne répondit pas sur-le-champ : après avoir réfléchi, il fit simplement « Haugh ! » puis il tomba dans son mutisme et continua à trotter. Les deux compagnons, en cet instant, approchaient de la lisière, et Coucou, tenant en mains trois des chevaux, demeura un peu en arrière, tandis que le Cœur-Sanglant s'avavançait prudemment de façon à inspecter la plaine. Il revint bientôt, annonçant que des groupes armés sillonnaient les alentours

comme s'ils avaient précisément voulu cerner le bois ; d'où le Parisien conclut que, sur la foi des racontars d'Han Szegedyin et consorts, une partie tout au moins de la population de San-Pedro s'était mobilisée après la découverte des cadavres dans la cabane qui lui avait servi de prison : que serait-ce quand on découvrirait ceux des misérables qui avaient été placés en embuscade près de la demeure de Nathaniel et dont la mort était certainement encore inconnue !

« Mon frère voit, remarqua Arroonah, combien nous avons eu tort de ne pas fuir tout de suite. — C'est vrai, reconnut le gamin, mais nous ne pouvions pas non plus nous en aller comme ça sans seulement nous préoccuper de ce pauvre Thomas et de Nathaniel. — J'avais dit à mon frère que leur esprit s'était envolé... — En attendant, nous n'avons pas retrouvé leur corps... Enfin, ne pensons plus à ça pour le moment. Arroonah, voulez-vous que je vous dise, j'ai envie d'en piquer une... — Que dit l'Oiseau-Moqueur ? — Mon vieux, moi, faut que je « roupille », je suis fait comme ça, il n'y a pas à discuter. Et comme il y a je ne sais pas combien de temps que je n'ai pas dormi, ça ne va pas du tout, oh ! mais pas du tout. Alors, puisqu'il n'y a pas moyen de se défiler, on va chercher un coin dans la forêt et on va

tâcher de se rattraper ; bon sang ! il me semble que j'y suis déjà ! Pourvu que je ne ronfle pas trop fort, les bonshommes seraient capables de m'entendre et de rappliquer. » Arroonah ne répondit pas et s'éloigna à nouveau ; cette fois, il resta un peu plus longtemps absent, puis il revint disant : « Que mon frère me suive ; quand il propose de dormir, mon frère se moque, comme l'oiseau dont il porte le nom. Car ce n'est pas lorsque les chiens aboient aux jarrets du cerf que le cerf songe à s'abandonner au sommeil. — Il n'a pas de pitié, ce monstre-là, grogna Coucou. S'il était resté quarante-huit heures sans fermer l'œil comme bébé, on verrait, s'il serait toujours aussi faraud. Enfin, je ne veux pas le contrarier pour si peu, suivons puisqu'il faut suivre. »

Durant ces pérégrinations à la recherche de son ami, l'Indien avait acquis quelques notions de la topographie du bois ; il guida donc notre gamin dans un sentier assez malaisé où, avec leurs quatre chevaux, ils eurent peine à se frayer passage. Néanmoins, ils atteignirent enfin une petite vallée aux flancs boisés, mais au thalweg découvert où ils s'engagèrent et par où ils sortirent enfin de la région touffue qui entourait le lac ; du reste, nul n'était venu les troubler pendant leurs randonnées autour de ce dernier, ce qui indiquait que les

gens de San-Pedro, craignant de tomber dans une embuscade tendue par ces adversaires qui s'avéraient peu commodes, n'avaient pas osé se risquer sous le couvert des arbres et avaient préféré se résigner au moins provisoirement à un simple blocus.

Mais à peine avaient-ils parcouru deux cents mètres que des coups de feu éclatèrent sur leur gauche ; des balles sifflèrent à leurs oreilles et l'un des chevaux de mains s'affaissa, atteint au côté gauche. « Au galop, fit Coucou, en lâchant la bride de la pauvre bête. Ah ! ils nous ennaient ceux-là, à la fin ! Quelle barbe, bon sang, que des types pareils, qui vous calfeutrent dans une cave pendant des heures et des heures, et qui trouvent mauvais, après ça, qu'on se rebiffe. Allons-y, Arroonah, ma vieille, trottons-nous puisqu'on n'est pas les plus forts... Mais attendons la fin... »

Or, comme il achevait, un groupe d'une dizaine d'hommes montés déboucha d'un sentier à quatre cents pas en face d'eux et, s'étant mis en ligne, se rua à leur rencontre, le sabre ou la hache en mains, en poussant des hurlements farouches.

V

Assiégés.

« J'aime mieux ça, cria Coucou, oui, qu'on se tape dessus, et puis que ça finisse ! On pourra pioncer après, peut-être ». Arroonah et lui arrêterent leurs chevaux, et épaulant leurs carabines, firent feu ensemble. Un de leurs ennemis roula à terre, tandis que sa monture continuait à galoper et un cheval s'affaissa avec son cavalier. « Deux de moins ! vociféra furieusement le gamin. En avant, maintenant, et passons-leur sur le corps ! » Leurs piques au poing, ils se lancèrent à toute allure — deux contre huit — au-devant de leurs adversaires qui leur tirèrent quelques coups de pistolet, mais en raison de la rapidité de leur course leurs balles se perdirent au loin. Quand ils ne furent plus qu'à cent pas de la ligne adverse, les deux amis, sur l'ordre de Coucou obliquèrent brusquement à gauche : de ce côté, il y avait une ligne de rochers, peu élevés d'ailleurs, qui surplombait légèrement la vallée, et à laquelle dans la direction où ils arrivaient il était assez facile d'accéder. D'un saut, leurs vaillants coursiers l'escaladèrent, leurs cavaliers sautèrent sur le sol, et

rechargeant en hâte leurs armes saluèrent leurs ennemis d'une nouvelle décharge au moment où ils parvenaient à leur hauteur : deux hommes encore mordirent la poussière, et un autre dégringola atteint par Coucou d'une balle de pistolet ; en outre la monture d'un quatrième ayant buté, s'abattit et envoya rouler celui qu'elle portait à trois mètres de là, où il resta immobile. « Six ! exulta Coucou ; avec les six de cette nuit, ça fait douze ! Je crois qu'ils se souviendront de nous les frères ! Et ce n'est pas fini ! »

En quoi il se trompait. Les quatre survivants, épouvantés par cette rapide hécatombe et comprenant que, de leur position dominante et abritée, les deux pseudo-Indiens avaient un avantage écrasant, se courbèrent sur le cou de leurs bêtes et, en un galop effréné, gagnèrent le bois où ils disparurent. « Hein ! ce que c'est que d'avoir l'œil ! s'enorgueillit le Parisien. Eh bien ! Arroonah ! c'est le cafard qui se démène ? » L'Indien en effet, tirant son cheval par la bride sans songer à monter en selle, se hâtait vers le lieu où gisaient morts et blessés ; quand Coucou le vit tirer son couteau et s'accroupir auprès du corps inerte de l'un de leurs ennemis, il comprit : « Zut ! fit-il, ça c'est embêtant ! Dire que je ne lui ferai jamais passer cette vilaine manie de s'approprier les tignasses de ses

contemporains ! Si encore il avait l'intention de monter plus tard un magasin de postiches pour dames et messieurs, ça se comprendrait, mais pour le simple plaisir d'exhiber ces ornements à sa ceinture, vrai, le jeu n'en vaut pas la chandelle. » Mais il n'intervint pas, se contentant de détourner la tête, car il savait bien que les Indiens les plus « européenisés », si l'on peut dire, n'avaient pas, à cette époque, renoncé à cette sauvage pratique.

Quand Arroonah se remit en selle, cinq lugubres trophées — car il n'enlevait que les chevelures des hommes qu'il avait abattus lui-même se balançant à sa ceinture, jamais conquérant entrant à la tête de ses troupes dans la capitale ennemie ne fut aussi fier, aussi radieux que ne l'était le jeune Indien à cette minute...

A grande allure, les deux amis continuèrent leur route dans la vallée, sans que personne cherchât à leur barrer le passage, le groupe qu'ils avaient si rudement étrillé, étant apparemment seul chargé de le garder. La surexcitation du combat passée, le Parisien, après avoir grignoté, tout en trottant, un peu de viande boucanée, commençait à s'endormir sur sa selle quand, s'étant retourné, il s'exclama : « Pas la peine de tant nous presser, ils nous suivent... à distance, c'est vrai ! Regardez, Arroonah, les deux citoyens qui essaient

de dissimuler leurs vilaines cafetières là-bas, dans les buissons, eh bien ! ils représentent la moitié des quatre qui restent de nos adversaires de tout à l'heure. L'autre moitié est allé chercher du secours, parce que vous comprenez, quatre contre deux ce n'est vraiment pas assez ! — Dans deux heures, répliqua Arroonah d'un air sombre, ils seront vingt, et dans cinq heures ils seront cinquante... — Et dans deux jours, ils seront vingt-cinq mille, et dans six mois, une douzaine de millions ! Ah bien alors ! s'il fallait penser à ce qui arrivera dans deux ou cinq heures ou dans six mois, on aurait vite les méninges en marmelade !

Peu convaincu, le jeune Indien accélérât le trot de sa monture, et la course se continua durant plus de trois heures, sans qu'aucun parti prît de l'avance. A ce moment les deux poursuivants furent rejoints suivant la prophétie d'Arroonah, par un nouveau groupe fort de plus de trente combattants, dont bon nombre tenaient par la bride un deuxième cheval : quand ils aperçurent enfin ceux qu'ils cherchaient, ceux d'entre eux qui s'étaient ainsi précautionnés, enfourchèrent leur coursier de « rechange » et se lancèrent à toutes brides sur les traces de nos héros, tandis que les autres suivaient à allure plus lente. Bientôt Coucou dut reconnaître que leurs

ennemis gagnaient du terrain : la situation devenait dangereuse.

Un incident vint la rendre encore plus grave. Les deux amis virent soudain la meute rivée à leurs trousses se diviser en deux fractions dont l'une continua à galoper sur leurs traces, tandis que l'autre se jetant à droite, ne tardait pas à être cachée à leurs yeux par un pli de terrain : ne pouvant deviner le but de cette manœuvre, ils continuèrent leur route dans la même direction. Or, depuis une grande heure, le pays qu'ils parcouraient ne ressemblait plus aux environs, simplement ondulés, du lac d'Orriba. Ils entraient dans la région des montagnes, et les vallées, parfois très encaissées, les collines abruptes, les pentes raides, se succédaient rendant la marche fort pénible pour les chevaux et relativement lente. Soudain, ils se trouvèrent au bord d'une sorte de faille, c'est-à-dire de tranchée naturelle, à pic, profonde de trente à trente-cinq mètres, qui, dirigée perpendiculairement au sens de leur course, les obligeait à se jeter soit à droite, soit à gauche ; mais, à un kilomètre environ à leur gauche, un amoncellement de rochers constituait évidemment un obstacle difficilement franchissable, force leur était donc de tourner à droite. Et Coucou comprit aussitôt que les poursuivants, connaissant le pays,

s'étaient partagés en deux groupes afin que l'une les empêchât de retourner en arrière, tandis que l'autre coupant au plus court, prit une avance importante.

Néanmoins cette dernière n'arriva pas assez tôt pour empêcher les fugitifs de passer, à peine put-elle leur envoyer quelques balles inutiles.

Mais l'effort que Coucou et Arroonah venaient de demander à leurs montures avait achevé d'épuiser celles-ci, et le moment où l'ennemi arriverait à bonne portée ne tarderait guère. Un bois assez large fut traversé sans trop de peine et le Parisien jeta un regard anxieux sur le terrain qui s'étendait au delà.

Il se présentait ainsi : une pente rapide et dangereuse descendait jusqu'à une vaste et riante vallée où alternaient friches, prairies et bosquets et s'étendant à perte de vue vers l'est et l'ouest ; au fond des montagnes noirâtres la bornaient. A leur gauche, la faille aboutissait naturellement à la vallée comme une rivière au fleuve dont il est l'affluent.

« Jamais, murmura Coucou, nos chevaux ne passeront par là ; le terrain caillouteux s'écroulera sous leurs sabots et ils se démoleront les abatis, et nous avec. A pied, nous serons rejoints et canardés. Donc, il faut trouver un coin où nous pourrions tirer des plans sans être dérangés. »

Justement, le bord extrême de la faille, très accidenté, était formé par des rochers entassés dont un groupe émergeant au-dessus des autres pouvait fort bien servir de forteresse. Ce fut sur lui que les fugitifs se dirigèrent ; ils l'atteignaient comme leurs persécuteurs débouchaient du bois. Vivement les chevaux, harcelés de coups d'éperons et de manches de lances, furent contraints à escalader une sorte de barricade faite de pierres éboulées et au delà de laquelle ils allaient se trouver dans une dépression formant un véritable enclos, protégé de tous côtés ; là, ils se trouveraient exposés seulement à des ricochets généralement peu dangereux. Fuis, tandis qu'Arroonah dessanglait les pauvres bêtes et leur enlevait leurs brides, Coucou, faisait l'ascension non exempte de périls de l'amas granitique ; les cachettes où il était possible de s'abriter entre deux blocs, et d'où l'on pouvait voir et tirer dans toutes les directions ne manquaient pas. « Ont-ils de l'artillerie ? murmura-t-il. Pense pas. Alors, sauf par la famine, je ne vois pas comment ils réussiraient à nous déloger d'ici. Seulement, voilà ! Si ces charmants citoyens ne peuvent pas venir jusqu'à notre retranchement sans risquer de se faire fusiller les uns après les autres, nous ne pouvons pas faire un pas hors de nos propriétés sans risquer le

même sort ; ça, ça commence à devenir moins gai... Enfin, probable qu'on se tirera de là comme on s'est déjà tiré de pas mal d'autres catastrophes plus graves... »

Les ennemis avaient accueilli par de bruyantes acclamations la certitude que les deux Indiens ou soi-disant tels renonçaient à fuir plus loin. Comme le vent soufflait de leur direction et qu'ils ne ménageaient point les injures et les menaces, Coucou distingua parmi leurs vociférations quelques paroles qui le confirmèrent dans ses appréciations précédentes : en racontant à leur façon, les événements de l'avant-dernière et de la dernière nuit, Han Szegedyin et ses acolytes avaient soulevé contre les deux Indiens les mineurs de San-Pedro, composés, presque uniquement de gens de sac et de corde ne rêvant que plaies et bosses, et animés d'ailleurs d'une haine féroce contre les « démons rouges ». Et ceux qui étaient réunis en corps de blocus autour de l'abri des deux camarades juraient d'écorcher vifs ces fils du diable, de les faire brûler à petit feu, et de rapporter leurs têtes à San-Pedro au sommet de leurs propres lances. « Tout ça, dit le Parisien, ce sera certainement très rigolo, et on s'amusera comme de petits fous. Mais, j'ai bien peur que tous ces messieurs ne soient pas là pour assister à la représentation, et la preuve... »

Ayant soigneusement visé, il pressa la détente de sa carabine ; l'un des ennemis vida les étriers et dégringola sur le sol. « En voilà déjà un, fit-il, qui a retenu sa place à l'avance, il a pris un billet de par-terre. A qui le tour de ces messieurs? »

VI

Un « truc » de Coucou.

Bien qu'ils eussent été rejoints par leur deuxième détachement, les assiégeants ne songeaient pas à donner l'assaut, il était clair qu'ils attendaient encore des renforts. Ils avaient établi une ligne de postes de deux ou trois hommes formant, à distance respectueuse, un demi-cercle dont le centre était figuré par le réduit des deux amis, et s'appuyant à la faille par ses deux extrémités. Le reste, soit un groupe d'une dizaine d'hommes, s'était, selon les règles de la saine stratégie, établi en un point central, d'où, en cas de sortie, il pût se porter sur le point attaqué. Tout ce monde, bien entendu, se dissimulait de son mieux, et, parfaitement oublieux du danger et des camarades déjà tombés, ne pensant qu'à la joie de faire parler la poudre et d'exterminer bientôt ces vermines d'Indiens, festoyait à l'aide des provisions dont chacun

avait eu grand soin de charger son cheval.

Et les assiégés? L'un d'eux abrité derrière un pan de rocher et dissimulé par les plantes parasites, scrutait de son œil aigu le terrain environnant : c'était Arroonah. Quant à l'autre, confortablement installé sur un lit de mousse et roulé dans une couverture, si son corps était encore de ce monde ainsi que l'attestaient ses ronflements sonores, son esprit s'était envolé vers le pays des rêves, car parfois des paroles sans suite s'échappaient de ses lèvres. « Oui, mon père Thomas... Coucou est là... non il n'oubliera pas... tous ils y passeront... je suis un bon type pourtant, mais des particuliers de ce calibre n'en faut plus... on prend l'un par les pieds pour assommer les autres... » Coucou, enfin, avait réalisé le cher désir qu'il nourrissait depuis de longues heures : « roupiller » ; mais le souvenir des tragiques événements passés le hantait et devait l'obséder longtemps encore. Car malgré, peut-être, certaines apparences, le gamin avait été profondément bouleversé par la mort de son ami le Canadien ; seulement, comme il le disait, eût-il été mort lui-même qu'il n'aurait sans doute pas pu se retenir de « blaguer » encore.

Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi, jusqu'à ce que le soleil fût près de disparaître derrière les montagnes de l'Occident. A ce

moment, des détonations arrachèrent le Parisien aux douceurs de son somme, et il se leva en sursaut : « Hein ! Quoi ? Vous n'avez pas fini ? On ne peut donc plus se... Ah ! c'est vrai, nous sommes dans le « pétrin » jusqu'au cou inclusivement. Eh bien ! on s'en tirera. Voyons ce qui se passe ». Il se passait qu'une vingtaine de nouveaux sacripants venaient de rejoindre leurs acolytes et, pleins d'ardeur, avaient ouvert le feu sur la forteresse improvisée. Vivement, Coucou prit place auprès de son compagnon, et tous deux ripostèrent. Mais l'attaque de vive force ne vint point. « Ce sera pour la pointe du jour peut-être, opina le Parisien, car avec tout le tas qu'ils sont maintenant, je ne pense pas qu'ils se résignent à rester devant notre perchoir jusqu'à ce que la faim nous en fasse déguerpir. — Ou cette nuit, insinua Arroonah. — Non, je ne pense pas. Le terrain est trop mauvais pour eux, puisque les abords des rochers sont plats comme la main, en outre, il y a de la lune par conséquent, ils n'auront même pas l'avantage de pouvoir s'approcher sans être vus ; enfin et surtout, croyez-vous qu'ils ne s'amusent pas ? Mais jamais ils n'ont été à pareille fête ! Alors pourquoi ne pas la faire durer le plus longtemps possible ? »

Peu à peu, la fusillade s'éteignit, et bientôt des colonnes de fumée s'élevaient au-

dessus des plis de terrain montrèrent que le plaisir de se battre n'éteignait pas chez les bandits l'appétit ni la soif. Quant aux amis, après un très léger repas extrait de leurs sacoches — car leurs provisions n'étaient pas abondantes, — Arroonah avait repris sa faction et Coucou, ayant avec prudence et non sans avoir essuyé cinq ou six balles, atteint le point culminant de la masse des rochers, il s'était assis à l'abri de l'un de ceux-ci, et, la tête dans ses mains, s'absorbait dans la contemplation de la vallée.

Juste à ses pieds, s'étendait la faille qu'il pouvait même surplomber en s'avancant un peu. Le précipice, qu'il dominait ainsi était profond de près de cent mètres, et le fond en était constitué par une prairie verdoyante du plus charmant effet. Longtemps, le Parisien demeura ainsi, à méditer, puis comme la nuit se faisait, il se leva brusquement : « C'est égal, murmura-t-il, si le « truc » marche, j'aurai eu joliment tort de le blaguer, ce brave père Carbognat, car si j'avais bien un peu le droit de le secouer pour m'avoir fait atterrir au milieu de l'Océan — ce qui est une drôle de façon d'atterrir — alors que je comptais ne pas dépasser Suresnes, d'un autre côté, il m'aura rendu deux services qui ne sont pas dans un sac : la première fois avec son ballon qui est arrivé à pic

pour que je puisse faire la nique aux sous-verges de Rodriguez, et la seconde fois... maintenant. Seulement le « truc » réussira-t-il? Moi, je ne vois qu'un moyen de le savoir, c'est d'essayer. Si on se casse la « margoulette », papa connaît justement un raccommodeur de faïence et de porcelaine qui vend de la colle épatante ; je lui écrirai qu'il m'en envoie un pot pour « rabibocher » les morceaux. Que venait donc faire Carbognat en cette occurrence?

De cet instant, l'inaction du Parisien fit place à une activité fébrile. Ayant prié Arroonah de continuer à veiller sans s'occuper de lui, il commença par se munir de deux couvertures prises dans le langage amarré sur les selles ; ces couvertures, de fabrication indienne, étaient faites de fibres végétales tressées de façon extrêmement solide. Il les examina minutieusement et, satisfait de leur état, les plia soigneusement et les plaça dans l'espèce de petite grotte dont il avait fait son domicile. Ensuite, avec la prudence que commandaient la proximité de l'ennemi et les accidents du sol, il entreprit dans les rochers un voyage d'exploration qui dura plus d'une heure. Quand il revint, il rapportait une douzaine de tiges d'arbustes, et tout une provision de lianes de diverses grosseurs. Alors il s'installa en un endroit abrité des regards indiscrets et qui reçut

en même temps les rayons de la lune, puis s'absorba dans un mystérieux travail qui dura jusqu'à minuit passé. Un quart d'heure plus tard, ayant contemplé son œuvre avec une visible satisfaction, il s'en alla relever Arroonah de sa longue faction.

Il faisait à peine jour quand il secoua le jeune Indien en lui disant : « Debout, ami rouge, ce n'est plus le moment de faire la marmotte. Il s'agit de nous « carapatter » en ayant bien soin de ne pas crier gare. — Les sentinelles des blancs ont les yeux ouverts et les oreilles attentives. — J'en suis fort aise, mais ça ne me gêne pas, car ce n'est pas de leur côté que je peux filer, c'est de celui-ci ». Et du geste, il montrait le précipice. « Nul être, à moins qu'il ait des ailes, ne peut s'enfuir par là, objecta Arroonah en reculant. Nous pourrions ajouter des lianes tout à bout, mais il est autant dire sûr que, par suite de la trop grande profondeur, elles céderaient sous notre poids. — Un jour, répliqua le Parisien, je me suis trouvé comme aujourd'hui acculé au bord d'un précipice, alors que j'étais talonné par des Kioways. Savez-vous ce que j'ai fait? Pas malin : j'ai sauté. Seulement la hauteur était à peine égale au tiers de celle que nous avons à franchir aujourd'hui, et au bas, au lieu d'une jolie prairie bien verte, mais au

sol plutôt dur, il y avait une rivière dont les eaux ne pouvaient manquer de se faire un plaisir d'amortir ma chute. Eh bien ! malgré ça, nous allons sauter tout de même. — Si l'Oiseau-Moqueur, déclara froidement Arroonah, veut courir au-devant de la mort au lieu de l'attendre ici, pourquoi n'attaque-t-il pas ses ennemis ? Ainsi, il succomberait en guerrier... — C'est que justement l'Oiseau-Moqueur ne veut pas succomber du tout, ni en guerrier, ni autrement. Venez, Arroonah, et écoutez-moi avec toute l'attention dont vous êtes capable. Comme vous n'êtes pas la moitié d'une tourte, vous allez « piger » tout de suite ».

Il mena l'Indien, déjà vaguement inquiet au bord des rochers, au point où ils surplombaient l'abîme, après l'avoir invité à se munir de ses armes, de ses munitions et de son inséparable sac. Là, attachés à des arbustes, reposaient deux appareils bizarres. Chacun d'eux se composait d'un cadre carré en bois très dur et rigide, que le Parisien avait fabriqué au moyen des tiges d'arbres qu'il avait coupées, et dont les extrémités étaient ajustées à angle droit par des lianes. Sur ce cadre, d'autres lianes fixaient une couverture bien tendue, que deux tiges se croisant au point central renforçaient encore. De chaque angle, partait un fort câble tressé par Coucou lui-

même, tous quatre se réunissant à deux mètres environ au-dessous du corps de l'appareil, et, à leur point de jonction une autre corde était fixée et pendait librement.

« Voilà, dit Coucou avec volubilité, c'est comme ça une idée que j'ai eue. Des fois, n'est-ce pas, on a des idées bêtes, mais des fois on en a qui ne le sont pas ; alors, il faut essayer pour faire la différence. Ne faites pas attention, on va voir : on peut bien examiner les choses sans faire de mal à personne, pas vrai ? Mettez-vous là, Arroonah, juste au bord ; ne regardez pas en bas ou plutôt, tenez, fermez les yeux, comme ça vous n'aurez pas le vertige. Je veux regarder si ça marche, alors si ça marche pas, inutile de s'esquinter pour « la peau », qu'en dites-vous ? »

Et il en débitait ainsi à perte de vue, sans reprendre haleine : on aurait juré qu'il cherchait à étourdir son compagnon sous un flot de paroles, de façon à détourner son attention. Docile, bien qu'un peu crispé, l'Indien, plein de confiance en son frère l'Oiseau-Moqueur, se prêtait complaisamment à sa fantaisie, si bien que rapidement, il fut ligoté, juste au-dessous des aisselles par le câble flottant au-dessous des quatre cordes qui partaient des angles de l'appareil. Le bâti de celui-ci avait été disposé sur des perches, de façon

à se trouver tout entier dans le vide au-dessus du précipice.

« Que fait mon frère l'Ois... » L'infortuné Arroonah n'en put dire plus long, car d'une violente poussée, son frère l'Oiseau-Moqueur venait de le pousser dans l'abîme.

VII

Ce qu'on trouve en voyageant dans les airs.

« Bravo ! cria Coucou en battant joyeusement des mains. Épatant, sublime, mirobolant, épastrouillant, mon parachute ! Tenez bon, frerot, cramponnez-vous aux branches ! Et tâchez de ne pas faire comme moi dans le temps, d'aller comme ça jusqu'au milieu des Océans et d'y faire le plongeon... Oh ! ces courbes gracieuses, oh ! ces zigzags serpentins, oh ! cette légèreté de roitelet prenant son vol !... Mais vous êtes superbe, Arroonah, on jurerait que vous avez passé votre vie à vous balader dans les espaces aériens ! »

Il est très probable que l'Indien n'entendait rien ; par la suite d'ailleurs, il se refusa toujours, non sans mauvaise humeur, à décrire les impressions qu'il avait ressenties au cours de ce périlleux et original voyage. Et comme il était caché aux

regards de Coucou par la couverture tendue au-dessus de lui, le gamin à son grand regret, ne pouvait se rendre compte de « la bobine que faisait son ami rouge ». Ce qu'il y avait de sûr, c'est que l'appareil, tout primitif qu'il fût se comportait à merveille. De ses lectures faites au hasard, de spectacles qu'il avait contemplés dans les rues de Paris, enfin et surtout de la longue conversation sur l'aéronautique qu'il avait eue avec Carbougnat, notre inventif gamin avait parfaitement retenu le principe sur lequel est basé le fonctionnement du parachute, une large surface maintenue horizontale par le poids qui pèse au-dessous et qui est solidaire d'elle, s'opposant, grâce à la résistance de l'air à la trop grande rapidité de la chute ; chacun du reste, peut vérifier, dans une certaine mesure, l'efficacité de semblable disposition à l'aide d'un simple parapluie. Or, constatant d'une part qu'il ne fallait guère songer à forcer la ligne d'investissement, d'autre part que jamais il n'arriverait à fabriquer un câble assez fort pour permettre aux assiégés de se laisser glisser sur une longueur de cent mètres, le Parisien avait fait appel aux ressources de sa féconde imagination ; et de toutes pièces, il avait forgé dans son cerveau d'abord, puis en réalité, deux parachutes dont l'un au moins n'avait pas trompé son attente.

La descente fut assez longue. Décrivant de curieux méandres, l'appareil se rapprochait de terre avec une sage lenteur et soudain Coucou se redressa : il venait de toucher le sol et Arroonah se dégageant avec une hâte singulière des amarres qui le retenaient, avait pris sa course, et s'éloignait à toutes jambes de cette machine qu'il devait considérer comme d'origine diabolique. « Pas rassuré, le copain, remarqua Coucou ; celui qui prétendrait qu'il a le sourire se fourrerait le doigt dans l'œil jusu'à la dix-neuvième phalange. Je lui en fournirai, moi, des véhicules dernier cri avec tout le confort moderne qui, après vous avoir promené à travers les célestes étendues, vous déposent à terre aussi délicatement qu'une maman qui installe bébé chéri dans son berceau !... A mon tour, maintenant. Ce qu'il y aurait de plus amusant serait que je me démolisse une demi-douzaine d'abatis moi, l'inventeur breveté du système, tandis que le copain est arrivé en bas comme dans un fauteuil. Mais assez blagué, allons-y ! »

Il lui fallut rétablir un échafaudage surplombant l'abîme pour y fixer le parachute — de façon que celui-ci, au moment du départ, ne s'accrochât point aux roches — car le premier avait été complètement brisé, ce qui d'ailleurs était dans le programme. Mais l'ingénieux gamin avait

tout préparé à cet effet, et les préparatifs furent promptement achevés ; il s'entoura le torse de la corde, empoigna celle-ci à deux mains, et répéta : « Allons-y ! » Mais il « n'y allait pas », on aurait dit qu'il hésitait. Et en effet, il murmurait : « Ça, par exemple, ce n'est pas ordinaire voilà que j'ai le trac, maintenant ! Ah ! mais, il n'y a pas à dire, j'ai le trac ! Quand je vois ce vide au-dessous de moi, quand je songe que tout à l'heure, je vais... Brrr, ça me fait froid dans le dos, j'ai envie de dire à Arroonah qu'il tâche de remonter pour me pousser, moi aussi ». Il se tut un instant, puis fermant les yeux, un peu pâle, d'un vigoureux coup de jarret, il se lança à son tour dans l'abîme.

Il se calomniait d'ailleurs en affirmant qu'il avait peur, il y avait simplement en lui cette horreur du vide qui se remarque chez la presque totalité des créatures vivantes.

Quand il se vit suspendu en l'air à son frêle bâti, il ferma instinctivement les yeux, s'efforçant de ne penser à rien et il ne les ouvrit qu'au bout d'un temps qu'il eût été incapable d'apprécier, sous l'influence d'un choc assez rude, aussitôt suivi d'un second. Ce fut pour s'apercevoir qu'il était encore à vingt mètres de terre, et que sa situation ne laissait pas d'être fâcheuse, car, alors que le hasard avait écarté de la

muraille verticale des rochers le parachute d'Arroonah, ce même hasard au contraire avait amené celui du Parisien à heurter la paroi hérissée de blocs saillants et d'arbustes. Et au moment même où notre héros s'apercevait de sa malechance, il y eut au-dessus de sa tête un bruit de déchirure, il éprouva une secousse, par l'effet de son balancement dans l'air, projeté, non sans une certaine violence, contre les rochers ; puis, tout demeura immobile.

« Ma veine ! s'écria-t-il avec fureur, la voilà, ma veine ! Il ne lui est rien arrivé à lui, mais moi, c'était bien rare que je puisse arriver en bas sans avarie. Et allez donc ! Comment vais-je me tirer de là, maintenant ? » Il était arrivé tout simplement qu'une pointe de rocher, dirigée obliquement vers le ciel, avait crevé la couverture, et l'appareil était ainsi solidement maintenu par son cadre à près de vingt mètres au-dessus du niveau du sol. Tout bouillant de colère, le Parisien examina rapidement les alentours, puis s'élevant le long des cordes, il réussit à s'agripper à l'aiguille rocheuse et à s'y installer à califourchon. « Bah ! fit-il avec surprise, pas possible ! Je retire ce que je viens de dire, ça ne tient plus. Pour de la veine, c'est de la veine en effet ; un sentier et même un escalier ! Pas de première jeunesse, l'escalier mais il peut servir tout de même ». La constatation

qu'il venait de faire ne laissait pas d'être curieuse en effet. Un escalier aux degrés grossièrement taillés dans le roc, et usés par le temps, aboutissait, tout auprès de lui à une étroite plate-forme, au bout de laquelle un fouillis de végétation semblait dissimuler l'entrée d'une grotte.

« Faut voir ça de plus près murmura-t-il ; j'ai entendu raconter, il me semble, qu'il y avait eu dans ce pays, autrefois, des particuliers qui nichaient comme ça dans les murailles. C'est peut-être là une de leurs maisons... » Avec la prudence, que commandait son équilibre instable, il atteignit la plate-forme et écarta résolument les plantes parasites, mais l'entrée étant étroite, il ne vit rien. Battre le briquet et enflammer une mèche huilée furent l'affaire d'un instant, et d'un rapide coup d'œil il examina les lieux : la caverne ne recélait rien, qu'un objet étrange, dont il s'approcha aussitôt. C'était une statue faite d'un métal analogue au bronze, et sur lequel ça et là s'apercevaient encore des traces de dorure. Elle représentait grossièrement un homme debout recouvert d'une sorte de toge, la tête surmontée d'un oiseau qui devait être un aigle, les ailes repliées, et tenant dans la main gauche une lance dont la hampe était brisée, dans la main droite un ustensile assez curieux ressemblant à une « corne d'abondance ».

L'effigie avait à peu près un mètre quatre-vingts de hauteur.

« Une statue ! s'exclama le gamin. Ça ce n'est pas ordinaire ; décidément, dans ce pays, on trouve tout ce qu'on veut, à condition d'aller se promener dans les sous-sols. L'autre fois, c'étaient des bracelets, aujourd'hui un bonhomme en bronze... Seulement, celui-ci ne doit pas valoir cher, vingt-neuf sous, peut-être ; et encore, pas un jour où il y a soldes et occasions à tous les comptoirs. Du reste, il est endommagé le bonhomme, il a reçu sur le nez un « pain » dont le pareil ne me fait pas envie, et il lui manque une oreille... Enfin laissons-le ; il doit y avoir pas mal de temps qu'il est là et quand on a l'habitude de la solitude, on n'aime pas la société. Au revoir, vieux bonze ou vieux bronze, si je repasse auprès de ta maison de campagne, je viendrai te dire un petit bonjour ».

Réfléchissant à cette bizarre trouvaille, il s'engagea dans l'escalier, mais ses réflexions ne tardèrent pas à être troublées par des détonations et des vociférations lointaines qu'il n'entendit pas sans sourire : c'étaient évidemment les gens de San-Pedro qui donnaient l'assaut. « Trop tard, mes cocottes, railla le gamin, fallait pas faire la grasse matinée, vous nous auriez surpris au dodo. Maintenant, rien à faire, le nid est vide, les oiseaux sont en-

volés, c'est le cas de le dire. Ce que je regrette terriblement, par exemple, ce sont nos pauvres zèbres ; ça me fend le cœur de penser qu'ils vont devenir la propriété de ces sinistres canailles, sans compter que, dans ce pays, un homme sans canasson ; c'est un oiseau sans ailes. Enfin on verra ».

Comme du haut des rochers, il n'était pas possible que ses ennemis lui tirassent des coups de fusil, s'ils y parvenaient assez tôt, il pressa l'allure, mais bientôt l'escalier fit place à un sentier presque éboulé et très dangereux. Comme il le remarqua, il fallait savoir qu'il y avait là un chemin, sans quoi on ne s'en serait pas douté. En dépit des précautions qu'il prenait, le sol manqua soudain sous ses pieds, et il roula dans la prairie verdoyante, heureusement la chute n'était que de quatre ou cinq mètres, et l'herbe épaisse amortit le choc, de sorte qu'il se releva sans autre mal que quelques contusions peu graves. En revanche, le canon de sa carabine était complètement tordu, et l'arme hors d'usage. « Sale affaire, fit-il ; pas de cheval, pas de flingot... Si ça continue, il me restera juste mes pieds et mes mains, sans compter mes yeux pour pleurer le reste. » Il jeta l'infortunée carabine et se mit prestement en route pour rejoindre Arroonah qu'il apercevait, à sept ou huit cents pas, assis au pied d'un magnolive ; en haut, les détonations et les

cris avaient cessé : craignant sans doute que le silence des assiégés ne cachât une embuscade, les assaillants tenaient probablement conseil.

Coucou n'était plus qu'à trois cents pas de son ami, lorsque soudain il vit celui-ci se redresser et saisir ses armes, presque aussitôt, du bois auprès duquel il se tenait, une troupe d'une quinzaine d'hommes à cheval surgit. « Patatras ! gémit le Parisien, en voilà d'autres ! Qu'est-ce que c'est, ceux-là, des gens de San-Pedro encore?... Non, ce ne sont pas des blancs, qu'on dirait, mais pour des Indiens, ils m'ont l'air joliment bien frusqués... Mais, sapristi, y a pas d'erreur, ces plumes, ces bonnets de fourrure, ces lances courtes... Ce sont des Cœurs-de-Feu !... »

Et, gesticulant, il prit sa course au pas de gymnastique vers les nouveaux venus.

VIII

Les Cœurs-de-Feu.

A la joie qu'il avait tout d'abord éprouvée à l'idée d'entrer en relations avec ses pseudo-compatriotes, avait succédé dans l'esprit de Coucou une certaine inquiétude. Si les Cœurs-de-Feu avaient été avertis par Œil-d'Aigle, le sachem des Cœurs-

Sanglants, de l'adoption du petit blanc par sa tribu, s'ils avaient été informés des circonstances dans lesquelles ce même Œil-d'Aigle avait jugé bon de le métamorphoser en Cœur-de-Feu, tout irait bien sans doute ; mais s'ils n'avaient été informés de rien, comment accueilleraient-ils le Visage-Pâle qui s'était permis de se transformer de la sorte sans leur demander leur avis ? se fut en tremblant qu'Arroonah eût lâché quelque bêtise, qu'il s'approcha à portée de voix du groupe arrêté à la lisière du bois, mais cette crainte s'évanouit aussitôt, car il se convainquit à l'attitude de son amie, mal remis encore de ses aériennes émotions, il n'avait rien dû répondre aux questions qui lui étaient posées.

Le chef des Cœurs-de-Feu, un Indien de taille moyenne, svelte et presque fin sous son rude costume à peu près semblable à celui de nos deux héros, prit le premier la parole. « Que le Grand-Esprit assiste mon frère, dit-il gravement, qu'il lui donne une âme vaillante, un bras robuste, un regard perçant. Mon frère a-t-il retrouvé Atoomou ? » Le Parisien resta bouche bée, puis étourdiment, il répondit : « Atoomou ? Connais pas. — Mon frère ne connaît pas Atoomou ? C'est donc qu'il n'est pas un Cœur-de-Feu, et pourtant il porte le costume de notre tribu. — Votre frère, répli-

qua le gamin payant d'audace, est un blanc à qui Œil-d'Aigle, sachem de Cœurs-Sanglants, a donné le nom de l'Oiseau-Moqueur après avoir échangé avec lui le serment du sang. Le Cœur-de-Feu n'a-t-il point entendu parler de l'Oiseau-Moqueur? » Il y eut un silence assez prolongé au bout duquel le chef laissa tomber ces mots qui soulagèrent Coucou d'un poids sérieux : « Haugh ! L'Oiseau-Moqueur est le frère des Cœurs-de-Feu et le bienvenu parmi eux, et son compagnon le jeune guerrier rouge de même ». Ce fut tout, mais c'était assez pour que le Parisien se rassurât : il avait été annoncé et se trouvait en pays de connaissance.

Quelques coups de feu lointains vinrent à ce moment lui rappeler qu'il avait des ennemis. Comme il allait proposer à ses nouveaux « frères » de s'éloigner en un lieu où ils fussent moins en vue, le chef reprit d'un ton hésitant : « Mes guerriers et moi avons vu par nos yeux, tout à l'heure, une chose incroyable : nous avons vu l'Oiseau-Moqueur et son compagnon descendre de là-haut (il montra le sommet des rochers), comme l'auraient fait des aigles ou des faucons se soutenant de leurs ailes étendues à travers l'espace ; mais il arrive que les yeux des hommes les trompent et leur montrent des choses qui ne sont pas. —

Que mon frère le Cœur-de-Feu, répliqua froidement Coucou en montrant Arroonah interroge celui-ci ; il aura plus de confiance, en ces paroles que dans les miennes. » Le chef interrogea le jeune guerrier du regard et les deux hommes échangèrent une courte conversation, où se reflétait leur trouble à tous deux : l'un parce qu'il avait vu une chose qui ne lui semblait pas admissible, l'autre parce qu'il se refusait presque à croire à l'aventure dont il était le héros. Néanmoins, après l'affirmation d'Arroonah, la chose ne fut plus mise en doute, et les quinze hommes considéraient Coucou avec une sorte d'effroi superstitieux : comment était-il possible qu'il fût descendu et qu'il eût fait descendre son camarade du haut de ce rocher, s'il n'était pas doué d'un pouvoir miraculeux ? Ce jeune blanc déguisé en Cœur-de-Feu devait être un être extraordinaire, bien supérieur même aux autres hommes de sa race, car jamais nul n'avait entendu dire que les blancs fissent concurrence aux bêtes ailées...

Néanmoins, conscient de ses devoirs d'hôte, le chef, après avoir décliné son nom — il s'appelait le Grand-Ours-Noir — avait emmené les deux compagnons dans le bois proche. Là, ses guerriers et lui mirent pied à terre, on forma le cercle et on alluma les calumets réglementaires. Coucou examinait curieusement ces hommes

et leur trouvait vraiment fort bonne mine. Moins grands, plus frêles que ne le sont d'habitude les Indiens, ils avaient par contre des physionomies plus intelligentes et plus douces. Eux-mêmes et leurs chevaux étaient très bien équipés, ils étaient, armés de façon absolument uniforme, chose rare dans les tribus rouges : chacun portait un fusil court à un coup, arme de guerre plutôt que de chasse, un pistolet, un couteau, et l'épieu à fer barbelé qui, entre des mains exercées, constitue un engin terrible. Tout de suite, pour les mettre en confiance, le Parisien leur raconta succinctement l'histoire de ses dernières journées ; ils l'écoutaient en silence, échangeant par intervalles des regards furtifs. A la fin, après avoir mûrement réfléchi, le Grand-Ours-Noir se décida à entamer un petit discours : « Puisque l'Oiseau-Moqueur et son frère rouge Arroonah sont poursuivis par leurs ennemis, pourquoi ne viennent-ils pas chercher un asile aux villages des Cœurs-de-Feu ? Plusieurs de nos guerriers sont arrivés tout dernièrement d'une course dans la Prairie à la recherche des troupeaux de bœufs sauvages ; ils étaient passés par les villages des Cœurs-Sanglants, et là, ils avaient beaucoup entendu parler de l'Oiseau-Moqueur qui, malgré son jeune âge, est déjà un guerrier réputé, qu'il ait à la main la hache

du combat ou le calumet de la paix. De retour dans notre tribu, ils ont raconté à Bill-Bull, notre sachem, ce qu'ils avaient appris, et Bill-Bull a parlé ainsi à nos guerriers assemblés : « Beaucoup de blancs sont les ennemis des hommes rouges, mais il y a des blancs qui sont leurs amis, l'Oiseau-Moqueur est de ceux-ci, puisque après avoir attaché au poteau du supplice deux Cœurs-Sanglants, le Gros-Serpent et Chinchagock, il leur a ensuite laissé la vie, puisqu'il a échangé son sang avec Œil-d'Aigle, puisque, enfin, il est le fils de Balle-Sûre, qui fut lui-même admis dans la tribu des Pieds-de-Fer. Bill-Bull voudrait voir l'Oiseau-Moqueur et son compagnon Arroonah, il mettra à leur disposition une cabane et des chevaux, et il échangera, s'ils le veulent, son sang avec le leur, car ce seront plus tard des hommes vaillants et fiers. Que ceux des Cœurs-de-Feu qui rencontreront l'Oiseau-Moqueur et Arroonah leur persuadent de venir voir Bill-Bull : ainsi l'ordonne Bill-Bull... » Telles furent les paroles de notre sachem ; les Cœurs-de-Feu sont puissants, parce qu'ils sont braves ; que l'Oiseau-Moqueur et Arroonah viennent jusqu'à leurs villages, et leurs ennemis ne pourront rien contre eux. J'ai dit. »

Cette allocution, prononcée d'une voix lente et calme, répondait exactement aux

secrets désirs de Coucou. Étant donné l'accueil que venait de lui faire le Cœur-de-Feu, il sentait se confirmer en son esprit l'espoir qu'il nourrissait depuis quelque temps déjà, d'avoir, dans la Prairie, des alliés nettement déclarés auprès de qui, le cas échéant, il pût trouver refuge, aide et protection. Certes les Cœurs-Sanglants étaient désormais ses amis, mais cette tribu à peu près complètement sauvage n'était pas assez redoutée ni redoutable pour lui prêter l'appui dont il avait besoin : il n'en serait plus de même des Cœurs-de-Feu, lesquels, ainsi qu'il le lui avait été facile de le deviner d'après les propos qu'il avait entendus à leur sujet, ainsi que le montraient les spécimens qu'il avait sous les yeux, constituaient une peuplade à demi civilisée, parfaitement armée, et jouissant d'une réputation telle que peu de gens oseraient entrer de propos délibéré en lutte avec elle. Il n'en garda pas moins, selon les rites, le silence pendant plusieurs minutes, puis se tournant vers son ami, il lui demanda : « Que pensez-vous, Arroonah de la proposition du chef? — Arroonah suivra son frère l'Oiseau-Moqueur ainsi que le lui a ordonné Œil-d'Aigle. — Même, interrogea le gamin en souriant, s'il s'agissait d'aller faire une nouvelle promenade dans les airs? L'Indien pâlit et ne répondit pas. « Il ne faut pas m'en vouloir,

ami rouge, continua Coucou en lui serrant amicalement la main, si je vous ai un peu bousculé tout à l'heure, si je n'avais pas agi ainsi, vous ne vous seriez jamais résolu à vous confier à la machine que j'avais inventée ; pourtant, il n'y a pas à dire, elle était rudement bien tapée, cette machine, la preuve c'est que vous êtes arrivé en bas avec la légèreté d'un écureuil qui saute d'une branche à l'autre, je ne blague pas, vous étiez épatant, on aurait dit que vous n'aviez pas fait autre chose depuis que vous êtes sorti de nourrice. Enfin, c'est passé, n'y pensons plus... Donc, c'est entendu, nous nous décidons ? Allons-y... Mon frère le Grand-Ours-Noir, reprit-il s'adressant au Cœur-de-Feu, a employé des paroles qui ont trouvé le chemin du cœur du jeune blanc et de son compagnon Arroonah. L'Oiseau-Moqueur sera fier d'être reçu comme un ami chez les plus hardis guerriers de la Prairie, et d'écouter la voix de Bill-Bull, leur sachem, sage entre les sages, vaillant entre les vaillants. J'ai dit. »

Cette flatteuse et habile réplique acheva de conquérir au Parisien les sympathies de l'assemblée : les quinze guerriers poussèrent ensemble un « Haugh » sonore et joyeux, puis leur chef ajouta : « Les ennemis de l'Oiseau-Moqueur et d'Arroonah sont des chiens que les Cœurs-de-Feu

chasseront devant eux à coups de fouet. Que tous deux se préparent à partir pour les villages de notre tribu ». Mais les calumets n'étaient pas achevés, on ne pouvait pas encore se mettre en route. Il fallut qu'Arroonah racontât dans quelles circonstances il avait conquis les scalps qui ornaient sa ceinture et qui, depuis le début, faisaient fortement « loucher » l'assistance. Son récit souleva l'enthousiasme et ce fut au milieu de la plus parfaite cordialité que l'on se mit en selle. Deux des guerriers cédèrent leurs montures à Coucou et à son camarade, et montèrent en croupe derrière leurs compagnons, puis la petite troupe s'ébranla. Comme elle atteignait le sommet d'une éminence d'où la vue s'étendait au loin, le Parisien distingua, sur les rochers qui lui avaient servi de forteresse, des silhouettes humaines. « C'est bon, murmura-t-il, maintenant qu'il n'y a plus personne pour leur résister, ils font les malins : nous nous retrouverons, mes fils, et je vous ferai payer cher nos trois pauvres chevaux que je vous ai laissés parce que je ne pouvais faire autrement. Et quant au sieur Szegedyin, je lui conseille fortement de numéroter ses abatis ! »

IX

Aux villages des Cœurs-de-Feu.

Trois journées de marche séparaient le lieu où Coucou et Arroonah avaient rencontré les Cœurs-de-Feu, des villages de la tribu. Elles s'écoulèrent sans incidents notables, mais non sans fatigue, car le terrain parcouru était fort accidenté : la région des plaines avait fait place à celle des montagnes et il fallut franchir, par des passes parfois difficiles, trois chaînes assez élevées que séparaient de larges et fertiles vallées très bien arrosées, mais à peu près désertes. La petite troupe y rencontra trois ou quatre partis d'Indiens de diverses tribus, et le Parisien constata avec satisfaction que les Cœurs-de-Feu étaient respectés, car on s'empressait au-devant d'eux avec le visible souci de ne pas les mécontenter et, au contraire, de les flatter par des politesses. Dans la matinée du quatrième jour, le Grand-Ours-Noir, chef du détachement, montra du doigt à ses hôtes un rocher se dressant sur le flanc d'une haute colline. « De là-haut, dit-il, des veilleurs examinent constamment le pays, et nul ne peut s'approcher sans être découvert : quand ils aperçoivent des voyageurs, ils

avertissent un poste de guerriers qui se trouve en permanence installé au pied du rocher, et qui va reconnaître les arrivants.»

Durant le voyage, Coucou avait appris de ses compagnons nombre d'intéressantes particularités sur les Cœurs-de-Feu. Leur population totale comprenait environ dix mille âmes, fournissant à peu près seize cents combattants, le tout réparti en onze villages situés dans une superbe vallée qu'on appelait la vallée d'Ahuomo, au pied de la montagne de Nakounanga. En outre, la tribu possédait, dans cette montagne même, des repaires établis en des lieux inexpugnables où, en cas d'attaque, se réfugieraient les non-combattants et les troupeaux. Elle était gouvernée par un unique sachem ou chef suprême en paix comme en guerre, qu'assistait, mais à titre simplement consultatif un conseil de onze vieillards — un par village — désignés sous le nom de « mounangous » (sages). Sous les ordres immédiats du sachem, six « tottems » remplissaient les fonctions d'hommes de confiance et d'aides de camp ; ils commandaient les forces permanentes de la tribu, comprenant deux cents vingt guerriers à raison de vingt par village, chargés d'assurer l'ordre et de veiller à la sécurité des environs. Pour le cas de levée générale, il existait seize chefs de guerre nommés « attamens », commandant chacun

un escadron de cent hommes ; les guerriers étaient, à dates fixes astreints à des exercices militaires ; leur armement leur était fourni par la tribu qui possédait d'abondantes provisions d'armes et de munitions.

Coucou apprit encore que les Cœurs-de-Feu se livraient avec la Louisiane, le Kansas et même le Missouri, à un important commerce de bestiaux — bœufs, moutons, brebis, chèvres — car l'élevage était leur principale industrie : ils cultivaient en outre quelques terres, en blé, orge, avoine, etc., mais seulement pour leur usage. D'ailleurs les bestiaux n'appartenaient en propre à personne, ils étaient la propriété collective de chaque village. Tous les habitants à tour de rôle étaient astreints à soigner, tondre, garder les troupeaux, et à certaines époques, des convois s'acheminaient vers les frontières des États-Unis pour y conduire les bêtes dont le sachem décidait que l'on pouvait se défaire ; au retour, la répartition du prix de vente était faite entre les familles par le conseil des « mounangous » suivant des règles séculaires. Aucun échange ne se faisait avec le Mexique proprement dit, dont la vallée d'Ahuomo était d'ailleurs séparée, au Sud, par le grand désert de Sables Salés, situé entre le Rio-Pecos et la Rivière Rouge.

Coucou s'étonnait de la perfection relative de cette organisation, bien supérieure à celle des Cœurs-Sanglants et de toutes les tribus dont il avait ouï parler ; il devait avoir bientôt l'explication, assez surprenante du reste, de cette particularité. Peu après que le Grand-Ours-Noir lui eût montré la position de l'observatoire, il vit arriver au trot de leurs superbes chevaux, une douzaine de guerriers, toujours vêtus de façon à peu près uniforme de ce costume non dépourvu d'élégance dont le sachem des Cœurs-Sanglants l'avait gratifié, et armés en guerre.

C'était le poste de garde qui, fidèle à sa consigne, venait reconnaître la qualité des arrivants. « Attention, Arroonah, dit Coucou à son ami, tenons-nous bien, afin de donner à ces braves bonshommes une crâne idée de nos personnes respectives... Ils ne marquent vraiment pas mal, hein ? Pas des colosses, non, mais des types qui ont du nerf et de l'allure : je vous fiche mon billet qu'ils auraient du succès sur les boulevards, si on les voyait défiler à cheval et la carabine au poing, comme les voilà devant nous ; décidément je suis content, ma nouvelle nationalité me plaît, et je suis satisfait de voir que mes soi-disant compatriotes sont moins « mochards » que... » Il allait ajouter « que les Cœurs-Sanglants par exemple », mais il se retint à temps :

Arroonah, né Cœur-Sanglant, eût évidemment été peu flatté !

Les deux troupes ne tardèrent pas à fusionner sans se départir de cette gravité sous laquelle il n'est pas de vrai Indien. Les deux étrangers déguisés en Cœurs-de-Feu étaient le point de mire de tous les regards, mais les veilleurs, aussitôt renseignés sur leur personnalité, se montrèrent d'une courtoisie parfaite, à leur façon bien entendue. Toutefois, ils notifièrent à nos deux amis que, selon les règles établies, nul homme n'appartenant pas à la tribu n'avait le droit de pénétrer dans les villages ; sans y être invité par le sachem lui-même, force fut donc à Coucou et Arroonah de prendre congé de leurs obligeants guides à qui ils restituèrent leurs montures, et de s'installer, au pied du rocher servant d'observatoire, dans une vaste case servant précisément à abriter les visiteurs ; des vivres frais leur furent apportés en abondance, ainsi qu'une outre pleine d'une boisson appelée « kouassa » et fabriquée avec de l'orge, du maïs et des fruits de « kouassa-kif » (sorte de prunier) pressés et fermentés.

« Eh bien ! fit Coucou en s'étendant, après un repas copieux, sur une des nattes dont il avaient été gratifiés, qu'en dites-vous, Arroonah ? Ils ont l'air de types épantants, ces Cœurs-de-Feu. J'ai envie de

prendre pension chez eux pendant quelques années, ou plutôt, j'en aurais envie si je n'avais pas autre chose à faire : malheureusement, ce n'est pas la besogne qui nous manque. Nous allons rester trois ou quatre jours dans ce pays, tâcher de nous y faire un peu de lard, d'y récolter des chevaux et d'y remplacer ma carabine, et puis en route ! — Arroonah suivra l'Oiseau-Moqueur : de quel côté se dirigeront les deux « wattinees ? » — Où ? Est-ce que je sais ? Je penserai à cela la veille de partir, il sera bien temps... C'est égal, on n'est pas mal ici, bon souper et bon gîte, ça nous change. Quel malheur que nous ne soyons que nous deux ! » Car l'infortuné Thomas et Nathaniel Esparron ne cessaient de hanter son souvenir, bien que, parfois, ses éternelles allures gouailleuses pussent faire supposer qu'il avait l'oubli facile.

La journée s'écoula sans qu'ils reçussent aucune visite, et Coucou ne laissait pas d'en être un peu inquiet, ce qui, bien entendu, ne l'empêcha nullement de rattrapper en un somme ininterrompu de dix heures bien comptées son arriéré de repos. Le lendemain matin vers neuf heures, quatre cavaliers dont deux tenaient en mains des chevaux non montés, apparurent, contournant l'énorme rocher : ils parlementèrent un instant avec les veilleurs, puis l'un d'eux s'avança vers les

étrangers et leur dit après les formules ordinaires de salutation : « Bill-Bull, sachem des Cœurs-de-Feu, grand et redoutable guerrier dont le nom porte l'effroi chez ses ennemis, m'envoie vers vous avec mission de vous conduire auprès de lui. Œil-d'Aigle, qui est le frère de Bill-Bull, fait dire à notre sachem que l'Oiseau-Moqueur et Arroonah étaient ses fils : vous serez donc les fils de Bill-Bull. » Délivré de ses craintes, Coucou répliqua comme il convenait ; puis, son compagnon et lui enfourchèrent les chevaux amenés à leur intention et suivirent les Cœurs-de-Feu.

Pendant une heure, ils cheminèrent à travers le territoire de ceux-ci, sur des pistes indiquées par de grosses pierres blanches placées de distance en distance, traversant tantôt des prairies, tantôt des champs assez bien cultivés, tantôt des terres en friche. Dans la vallée, ils distinguaient d'importants troupeaux paissant sous la garde de quelques cavaliers, et, sur le flanc de la montagne des villages épars. « Voici, dit un de leurs guides en leur désignant le plus important, celui où réside Bill-Bull : on le nomme Ockmangee ». Il leur montra également les autres, dont les deux plus grands étaient Chayangoo et Pondro-Pondro. Enfin, ils firent leur entrée à Ockmangee, en franchissant une

porte percée dans la palissade qui entourait l'agglomération. Le village se composait d'un certain nombre de voies assez larges, en bordure desquelles étaient édifiées les cabanes, toutes en bois et très légèrement construites : des enfants jouaient un peu partout, des femmes circulaient s'occupant à des travaux domestiques, des hommes causaient ou travaillaient à quelque besogne digne d'un guerrier, des esclaves, de minces chaînes réunissant leurs chevilles, portaient des fardeaux; ces esclaves étaient des prisonniers de guerre ou des pillards, et ils appartenaient, comme les troupeaux, au village tout entier.

Au centre, entourée d'une haute barrière, se dressait l'habitation de Bill-Bull, composée d'une demi-douzaine de cases plus spacieuses que les autres et ombragées de grands arbres. Là, outre le sachem, logeaient les tottems, ainsi que ses esclaves particuliers, et une garde personnelle forte de vingt hommes. Coucou et Arroonah furent conduits dans une grande cabane dont le sol était couvert de tapis de provenance américaine, et les murs ornés de trophées de chasse. Dans le fond, il y avait un fauteuil — un vrai fauteuil, qu'avaient évidemment fabriqué d'autres mains que celles des Cœurs-de-Feu — placé sur une petite estrade, et alentour

quelques grossiers escabeaux de bois.

« Bill-Bull va venir, dit l'Indien qui servait d'introducteur. Bill-Bull est un grand guerrier entre les grands guerriers, et il ne compte plus les chevelures qu'il a enlevées à ses ennemis terrassés. Mais il est aussi un homme sage, qui sait gouverner son peuple et y faire régner la concorde et l'abondance. Mes jeunes frères sont bien heureux, car ils vont voir un homme dont le Grand-Esprit inspire les paroles et les actes. »

Presque aussitôt, une natte servant de porte s'écarta et, sans autre appareil, le sachem parut.

X

Bill-Bull.

L'homme qui répondait au nom assez peu indien de Bill-Bull était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne et plus robuste que la plupart de ses sujets ; il pouvait avoir quelque quarante-cinq ans. Son visage, presque blanc, à peine nuancé d'une teinte rougeâtre, était plutôt européen qu'indigène ; certes, on ne pouvait nier qu'il respirât l'intelligence et l'audace ; mais, à part cela, il était parfaitement impénétrable, et l'on pouvait s'entretenir

des heures avec le sachem sans que ses traits eussent décelé le moindre des sentiments qui l'agitaient. Son costume était absolument semblable à celui de tous ses sujets, et ses seuls signes distinctifs consistaient en des plumes blanches remplaçant, à son bonnet de peau de castor, les plumes noires habituelles, et à chaque poignet, deux larges bracelets d'or.

Il s'avança vers Coucou avec cette majesté naturelle qui surprend chez les chefs indiens et ayant contemplé un instant les deux étrangers, il dit gravement : « Le Grand-Esprit, qui se manifeste aux hommes par la lumière du soleil et l'éclat nocturne de la lune, a conduit chez les Cœurs-de-Feu le jeune homme blanc, ami des hommes rouges, et son compagnon Arroonah, des Cœurs-Sanglants. Les Cœurs-de-Feu sont braves et ils ne craignent pas de se mesurer avec des ennemis même bien plus nombreux, mais instruits par l'histoire de leurs pères, ils n'accueillent les étrangers sur leurs territoires que lorsqu'ils sont sûrs de n'avoir à faire ni à des pillards, ni à des fourbes. C'est pourquoi, sachant que l'Oiseau-Moqueur et Arroonah ne sont ni des pillards et des fourbes, puisque Œil-d'Aigle, sachem des Cœurs-Sanglants, guerrier au regard aussi pénétrant que son bras est vigoureux et son âme intrépide, s'est porté garant de leurs sentiments, les

Cœurs-de-Feu sont heureux d'offrir l'hospitalité à l'Oiseau-Moqueur et à Arroonah. Ainsi parle Bill-Bull, sachem des Cœurs-de-Feu. »

Le Parisien, tant que durait cette solennelle harangue, avait médité sa réponse, qui fut la suivante : « Le Grand-Esprit, qui se manifeste aux hommes par la lumière du soleil et l'éclat nocturne de la lune, a conduit chez les Cœurs-de-Feu, guerriers dont le nom porte au loin l'effroi chez leurs ennemis, l'Oiseau-Moqueur et Arroonah, qui ne sont ni des pillards, ni des fourbes. L'Oiseau-Moqueur et Arroonah rendent grâce au Grand-Esprit de les avoir guidés chez un peuple aussi vaillant, que gouverne avec une sagesse qu'envieraient bien des « mounangous » à la tête blanche et à la mâchoire branlante, Bill-Bull, sachem des Cœurs-de-Feu. L'Oiseau-Moqueur et Arroonah contemplent avec respect ce guerrier illustré par cent actes de bravoure, et qui ne compte plus les chevelures enlevées à ses adversaires terrassés ; vivraient-ils mille lunes encore qu'ils se souviendraient d'avoir été reçus par lui, eux fugitifs et entourés d'ennemis, comme des fils chéris par leur père vénéré. Ainsi parle l'Oiseau-Moqueur, jeune guerrier blanc, ami des hommes rouges. »

Arroonah, à son tour, prit la parole, réitérant à peu près exactement ce qu'avait

dit Coucou ; puis, après un silence, Bill-Bull prononça : « Haugh ! Qu'il en soit ainsi ! » Le Parisien et le Cœur-Sanglant répétèrent la même formule, et le sachem, s'installant majestueusement sur son fauteuil, fit signe à ses hôtes de prendre place l'un à sa droite, l'autre à sa gauche sur un escabeau. Là-dessus, il frappa dans ses mains ; un esclave entra, portant trois calumets qu'il remit à chacun des assistants, et, pendant vingt bonnes minutes, chacun s'appliqua consciencieusement à émettre des bouffées de fumée sans prononcer un seul mot : ainsi le veut le protocole.

Quand les calumets furent terminés, Bill-Bull entama la conversation : « Mon fils l'Oiseau-Moqueur, dit-il, vient de loin, des pays qui s'étendent au delà du lac salé par où, jadis, les Visages-Pâles abordèrent sur la terre de nos ancêtres. Bien qu'il n'ait pas encore atteint l'âge où l'homme cesse d'être un « wattinee » (adolescent) pour subir les épreuves des guerriers, il a vu bien des choses que les yeux de Bill-Bull ne contempleront jamais. Qu'il parle, qu'il raconte à son père Bill-Bull tout ce qui lui arriva depuis le temps où sa mère le berçait sur ses genoux ; qu'il lui décrive les villages des blancs, et la vie que les blancs y mènent : les oreilles de Bill-Bull sont ouvertes. — Bigre, pensa Coucou, il va y en

avoir pour un moment... et pas même le verre d'eau sucrée traditionnel ! Et puis, qu'est-ce que je vais bien lui dire à ce pontife ? Il va me prendre pour un fumiste si je lui raconte par exemple l'histoire du ballon... Ma foi, tant pis il croira ce qu'il voudra. » Après s'être recueilli un instant le gamin entama le récit demandé, s'efforçant seulement de mettre un frein à sa verve gouailleuse pour ne point offusquer son auditeur qui, impénétrable, immobile les yeux mi-clos, écoutait avec une attention soutenue ; il parla bien pendant deux heures, et encore, il omit volontairement un certain nombre d'épisodes accessoires.

Quand il eut achevé, un long silence régna, puis Bill-Bull dit : « Les choses sont ainsi : Œil-d'Aigle m'avait fait savoir que l'Oiseau-Moqueur deviendrait un jour un grand guerrier ; il disait vrai et je voudrais que tous mes jeunes hommes ressemblent à l'Oiseau-Moqueur. » Sur ces mots, il frappa à nouveau dans ses mains et ordonna qu'on introduisit le Grand-Ours-Noir vraisemblablement prévenu d'avoir à se trouver aux alentours ; le chef ne se fit pas attendre, entra, sa lance en main, et sans doute en signe d'hommage la déposa au pied du sachem. « Le Grand-Esprit, dit celui-ci, a veillé sur mon fils le Grand-Ours-Noir, puisque mon fils est revenu sain et

sauf aux villages de notre tribu. Mon fils a-t-il retrouvé Attoomou? » L'Indien baisa la tête et ne répondit pas : « Aheu, aheu, aheu (hélas !) prononça Bill-Bull d'un ton lugubre, la malédiction pèse toujours sur notre race ; qui donc nous rendra l'image que vénèrent nos ancêtres, devant laquelle ils venaient se prosterner avant de marcher au combat, à laquelle les mères présentaient leurs enfants afin que la bénédiction du dieu protecteur des Cœurs-de-Feu les rendît forts et braves ! Aheu, aheu, aheu ! »

« Bon, pensa Coucou, les voilà encore avec leur Atoomou ! Je voudrais bien savoir ce que c'est que cette bête-là, afin de ne pas avoir l'air d'une buse, quand j'en entendrai parler à l'avenir. » Cependant, le sachem continuait. « Le Grand-Ours-Noir conduira l'Oiseau-Moqueur et Arroonah dans l'une des demeures réservées aux étrangers, il veillera à ce qu'ils ne manquent de rien : Bill-Bull choisira dans ses écuries deux chevaux qu'il leur donnera afin de remplacer ceux qu'ils ont perdus, et des armes, de la poudre et des balles autant qu'ils en désireront. Ainsi l'ordonna Bill-Bull, sachem des Cœurs-Sanglants. — Mon père Bill-Bull, remercia Coucou, a la main aussi largement ouverte pour ses amis que redoutablement fermée pour ses ennemis... Tout à l'heure, il parlait

d'Atoomou : ce nom a plusieurs fois déjà frappé les oreilles de l'Oiseau-Moqueur, mon père Bill-Bull veut-il apprendre au jeune blanc quel est l'être que les Cœurs-de-Feu désignent ainsi? »

Le visage d'ordinaire impassible du grand chef se teignit de mélancolie. Il répondit tristement : « C'est le Grand-Esprit qui préside aux destinées du monde, ainsi que des créatures vivantes qui l'habitent. Mais le monde est immense et les créatures innombrables ; aussi le Grand-Esprit ne pouvant lui-même veiller à tout, a-t-il fait naître des dieux qui, sous ses ordres, sont chargés de le représenter auprès des hommes, comme auprès des animaux qui vivent sur la terre, dans les cieux et dans l'onde. Atoomou est un de ces dieux, celui qui tout spécialement a été créé pour les Cœurs-de-Feu... Que mes fils écoutent et qu'ils s'instruisent ; ce que je vais leur raconter se passa voici vingt mille lunes. — Une lune c'est à peu près un mois, songea Coucou, douze lunes font donc un an et vingt mille lunes quelque chose comme seize cents ans. Merci, ça ne nous rajeunit pas. Enfin écoutons, et instruisons-nous, on n'en sait jamais trop. »

Le sachem reprit d'une voix lente et solennelle. « Il y a vingt mille lunes, les Cœurs-de-Feu vivaient bien loin de la vallée d'Ahuomo, à des centaines et des

centaines de jours de marche, du côté où le soleil se couche, dans de vastes plaines couvertes de pâturages où abondaient le gibier et les bêtes sauvages. Ils étaient heureux, car la main protectrice d'Atoomou s'étendait sur eux. Mais un jour vint, où, sans doute parce qu'ils avaient offensé le dieu, des hommes venus de l'ouest féroces et barbares, arrivèrent dans leur pays, et prétendirent les déposséder des prairies où paissaient leurs troupeaux ; il y eut de terribles batailles et le sang des combattants rougit maintes fois les herbes et les ruisseaux. Alors, Atoomou eut pitié et il dit au grand chef de sa tribu : « Va, assemble tes guerriers, leurs femmes, leurs enfants, leurs chevaux, leurs bœufs et leurs moutons et mettez-vous en route dans la direction où le soleil se lève. Et toi qui gouverne mon peuple, chaque fois que tu seras indécis sur la route à suivre, fixe les yeux sur le ciel. Même quand les nuages l'assombriront, même quand le soleil y brillera de tous ses rayons, tu y verras luire une étoile, une seule. Dirige sans cesse tes pas vers elle, et elle te guidera. Va ».

« Ainsi parla Atoomou, et le grand chef fit ce qui lui était ordonné. Combien de lunes marchèrent ainsi nos ancêtres ? Qui le saura ? Ils arrivèrent ainsi en un pays où, même au plus fort de l'été, la terre est re-

couverte de neige et de glaces qui ne fondent jamais et beaucoup d'entre eux périrent : mais l'étoile était toujours devant eux qui leur disait : « Marche ! Marche ! » Ils arrivèrent ainsi sur une couche glacée, et ils s'y engagèrent ; parfois la glace céda sous leur poids. Mais l'étoile était toujours devant eux qui leur disait : « Marche ! Marche ! » Ils arrivèrent ainsi sur une nouvelle terre également inhospitalière, où beaucoup d'entre eux périrent de froid, de faim, de fatigue et sous la dent des loups et des ours. Mais l'étoile était toujours devant eux qui leur disait : « Marche ! Marche ! »

A sa suite, ils traversèrent encore de nombreux pays, où, souvent, ils étaient obligés de se frayer un passage la lance ou le sabre au poing parmi les populations hostiles. Et un jour l'étoile disparut : ils étaient arrivés dans une contrée toute proche d'ici, et ils comprirent que c'était là qu'ils devaient s'établir. Alors, ô hommes, alors, écoutez-moi, les Cœurs-de-Feu avaient la peau blanche comme le lait que l'on vient de tirer des mamelles de la brebis... »

XI

La statue du dieu.

« Oui, reprit le sachem après avoir médité quelque temps, les pères des arrière-grands-pères de nos aïeux avaient la peau blanche, et ils étaient, depuis qu'ils avaient franchi l'onde salée, un sujet d'étonnement pour les peuples qu'ils traversaient et qui, eux, avaient la peau rouge. Les Cœurs-de-Feu, qui portaient alors un autre nom aujourd'hui ignoré, eurent après leur établissement dans le pays, des luttes terribles à soutenir; grâce à leur bravoure, ils parvinrent à tenir leurs voisins en respect, même, à la longue, des alliances se nouèrent entre eux et la confédération alors très puissante des Cœurs-Sanglants et nombre de mariages se contractèrent entre membres des deux peuples : de là le sang indien qui coule dans nos veines. Mais, après nombre de lunes passées dans une paix relative, des dissentiments s'élevèrent entre Cœurs-de-Feu et Cœurs-Sanglants, et pour éviter une guerre, les premiers cédèrent la place : ils émigrèrent à nouveau et vinrent s'établir dans la vallée d'Ahuomo, au pied des monts de Nakounanga.

Là, ils vécurent pendant longtemps dans le calme ; mais des hommes blancs vinrent en nombre important, et ils voulurent chasser les Cœurs-de-Feu de leurs territoires ; pendant de longs ans, la lutte se poursuivit entre nos guerriers dans leurs montagnes, et leurs ennemis venus des bords du grand lac où le soleil se lève, puis la paix se fit, la tribu redescendit dans la plaine et des blancs vinrent s'établir dans ses villages où ils étaient accueillis suivant les lois de l'hospitalité.

Et, un jour, nos prêtres s'aperçurent d'une chose affreuse qui répandit dans la tribu l'effroi, la consternation et la fureur : l'image vénérée d'Atoomou avait disparu du temple où elle était soigneusement enfermée !

Car, après qu'ils étaient parvenus au terme de leur long et périlleux voyage, les Cœurs-de-Feu, pour remercier le dieu de les avoir guidés, avaient fait tailler dans le bronze par leurs plus habiles artisans, les traits sous lesquels ils s'imaginaient leur protecteur et ils avaient su, car leur science était grande, recouvrir la statue d'une couche d'or liquide qui s'était solidifiée avec le temps. Atoomou était figuré, par un homme debout, tenant d'une main une lance, de l'autre un symbole de paix et d'abondance, et sur sa tête, était posé un aigle, signe de puissance et de domination.

Nul autre que les prêtres et les chefs n'était admis à contempler cette image sacrée, mais, l'on racontait qu'elle était en or massif, et cet or avait tenté la cupidité de quelques blancs, qui, après avoir tué deux de nos prêtres, avaient enlevé la statue et l'avaient emportée dans un chariot.

La colère du peuple fut telle que tous les Visages-Pâles, sans exception, furent massacrés, tandis que nos meilleurs cavaliers se lançaient à la poursuite des ravisseurs ; mais hélas ! s'ils trouvèrent bien le chariot abandonné à trois jours de marche de nos villages, il leur fut impossible de découvrir la statue. Comprenant qu'ils seraient rejoints et massacrés, les sacrilèges l'avaient cachée, peut-être dans une grotte, peut-être dans un trou creusé dans le sol, avec l'espoir de venir la chercher plus tard, puis ils avaient disparu. Et ce fut en vain que pendant longtemps, pendant cent lunes et plus, nos jeunes hommes ne cessèrent de circuler dans la Prairie à la recherche de l'image respectée : la Prairie est vaste, hommes, si vaste que mille et mille vies humaines ne suffiraient pas à la fouiller tout entière.

De ce jour, la colère du dieu s'appesantit sur notre nation. Les guerres malheureuses, les maladies qui déciment les hommes et les bestiaux, l'oubli du respect

que l'on doit au chefs et aux vieillards, les vices qu'avaient apportés les blancs multiplièrent leurs ravages. Et jamais depuis si longtemps que la statue d'A-toomou a disparu, jamais les Cœurs-de-Feu n'ont retrouvé l'antique puissance ni la prospérité de leur race. Aheu ! aheu ! Qui donc nous rendra, en même temps que l'image de la divinité sa bienveillance et sa protection ? »

Le sachem se tut. Coucou et les autres réfléchissaient, et le Parisien comprenait maintenant l'origine des institutions assez peu indiennes dont était dotée la tribu : venue sans doute par le nord de l'Amérique — le détroit de Behring peut, à de certaines époques, être franchi sur la glace — des vastes plateaux de l'Asie centrale au début de notre ère, elle avait conservé dans une certaine mesure les coutumes à la fois patriarcales et autoritaires des peuples pasteurs. Mais c'est à peine s'il s'arrêta à formuler cette pensée, car il avait en tête autre chose de plus grave que ces considérations rétrospectives : peut-être avait-il une occasion inespérée de s'acquérir à tout jamais la reconnaissance des Cœurs-de-Feu ; il fallait la saisir.

« Atoomou, dit-il d'un ton méditatif, est un dieu puissant, qui n'a pas pardonné aux Cœurs-de-Feu d'avoir laissé

profaner son image; mais, si, ayant retrouvé celle-ci, les Cœurs-de-Feu lui décernaient les honneurs auxquels elle a droit, le dieu s'apaiserait sans doute : il faut donc que la tribu rentre en possession de l'image d'Atoomou, et c'est parce que l'Oiseau-Moqueur sait où elle est cachée, que le Grand-Esprit l'a conduit chez les Cœurs-de-Feu ». L'effet de ces paroles fut magique ; après quelques secondes de stupeur, le sachem et le Grand-Ours-Noir se levèrent de leurs sièges, tremblants, et Bill-Bull demanda d'une voix étranglée : « Que dit mon fils ? Comprend-il le sens de ses propres paroles ? — L'Oiseau-Moqueur ne parle pas comme les Cœurs-de-Feu, sans savoir ce qu'il dit et pour le simple plaisir de parler. Que le sachem monte à cheval et se fasse accompagner de ses meilleurs guerriers, son fils le conduira auprès d'Atoomou. J'ai dit. » Et grave, recueilli, le gamin se plongea dans un mutisme absolu, cependant qu'il songeait : Il y a pas mal de chances pour que le bonhomme en bronze plus ou moins doré que j'ai déniché — oh ! bien sans le faire exprès — dans la niche creusée dans le roc, soit justement celui qui leur tient tant au cœur. Mais si ce n'est pas lui, ah ! dame, il pourrait bien y avoir du pétard ; ils s'imagineront que j'ai voulu me payer leur trompette, et, ma foi, à ce

moment-là, j'aimerais quasiment mieux être dans la peau du susdit bonhomme en bronze que dans la mienne... Oui, mais si c'est bien leur Atoomou, c'est ça qui va me poser, c'est ça qui va me faire une réclame soignée, c'est ça qui va me mettre dans les petits papiers de ces messieurs ! C'est un coup à tenter, quoi, et ça me connaît, moi les histoires risquées !... Mais, parole, ils sont en train de devenir « maboules », tous les deux, il va falloir soigner ça ! »

En effet, les deux Cœurs-de-Feu étaient au paroxysme de l'agitation, ce qui devait être le résultat forcé des perspectives que venait d'offrir le Parisien à leurs esprits tout pénétrés des croyances et des légendes de leur race. Depuis des années, plusieurs siècles peut-être, la tribu vivait dans cet espoir, sans cesse déçu, de retrouver l'image sacrée dont le retour devait ramener la prospérité et la grandeur, et voilà qu'un étranger, presque un enfant encore, mais un enfant évidemment doué de facultés extraordinaires, prétendait réaliser le rêve si longtemps et si vainement caressé !

Devant le silence obstiné de son hôte qui, à ses multiples questions, ne répondait que ces seuls mots : « J'ai dit ! » le sachem prit une résolution. Ayant invité le Grand-Ours-Noir à ne rien révéler de ce qu'il venait d'entendre, il lui ordonna de

réunir cent cavaliers bien armés, de préparer des chevaux pour l'Oiseau-Moqueur et Arroonah, et lui-même, s'efforçant en vain de dissimuler son trouble, annonça à ceux-ci qu'il allait en personne les accompagner. Une demi-heure plus tard, un escadron de Cœurs-de-Feu, bien pourvus d'armes, de munitions et de vivres, filait à grande allure dans la vallée, avec à sa tête, Bill-Bull, Coucou et Arroonah. Personne de ceux qui le composaient ne connaissait le but de l'expédition, mais la gravité indienne ne perd que rarement ses droits ; aussi, parmi les guerriers, comme parmi les femmes et les enfants qui avaient assisté au départ, nulle question n'avait été posée, nul commentaire n'avait été fait : le sachem ordonnait, il avait ses raisons, chacun n'avait qu'à obéir.

« Ah ! songeait Coucou en galopant sur la fougueuse monture dont il avait peine à modérer l'ardeur, si j'avais, tout gosse que je suis, une pareille bande de bons-hommes solides au poste à ma disposition, il me semble que je conquerrais l'Amérique ! Allons donc, qu'est-ce que c'est que ça l'Amérique ? Un petit bout de terre de rien du tout. Le monde tout entier oui, voilà ce qu'il me faudrait. Et même avec un peu de bonne volonté qui sait si je n'arriverais pas à conquérir aussi la lune ?

Et après la lune le soleil et la planète Mars... Bon, voilà que je déménage moi. Ça ne fait rien, avec une escorte comme celle-là, on « marque » bigrement mieux qu'en se baladant à deux dans la Prairie comme des trimardeurs à la recherche d'un poulailler à dévaliser. C'est Rodriguez qui en ferait une tête s'il me voyait maintenant... Enfin, pourvu que ça ne tourne pas mal ! Pourvu que mon Atoomou réponde bien au signalement du vrai Atoomou... Quelle tuile, bon sang, si ce n'était pas sa binette telle que le brave papa Bill-Bull se l'imagine ! »

Les chevaux filaient comme le vent ; s'étant informé auprès du gamin de la direction à suivre, le sachem précédait ses guerriers à vingt pas, et durant toute l'étape, il ne desserra pas les dents. Il fallut s'arrêter quelques heures pour faire souffler les chevaux, et pendant ce repos, il se tint à l'écart, méditant, sans prononcer une parole, puis impatient, il donna à nouveau le signal du départ longtemps avant le moment qu'il avait lui-même fixé. Ainsi, le lendemain soir, sans autre incident que l'apparition de quelques groupes d'indigènes qui, reconnaissant les Cœurs-de-Feu, disparurent sans demander leur reste, la troupe débouchait en vue des rochers où, grâce à une fantaisie de son parachute, le Parisien

avait découvert la divinité supposée : trente-six heures à peine avaient suffi à parcourir le trajet que le Grand-Ours-Noir et nos deux amis avaient mis plus de trois jours à effectuer, mais plusieurs cavaliers étaient restés en arrière, leurs chevaux exténués ne pouvant plus les porter.

Plusieurs éclaireurs précédaient le gros de l'escadron : l'un d'eux vint avertir le sachem qu'une troupe de blancs était en vue. « Est-ce que, murmura Coucou, les gens de San-Pedro seraient encore à notre recherche ? Ils peuvent se vanter d'avoir la rancune tenace, ceux-là : il est vrai que, sous ce rapport, je n'ai rien à leur reprocher, car moi non plus, je n'oublie pas facilement les mauvais tours qu'on m'a joués. Mais cette fois, j'ai idée qu'ils ne vont pas faire les malins... » Sans s'inquiéter de la nouvelle, le sachem avait encore accéléré son allure, et bientôt, on aperçut en effet une bande d'une vingtaine d'hommes cheminant tout doucement au pied même des rochers où était située la caverne « divine ». A la vue de cette nombreuse troupe arrivant en trombe, ils gagnèrent en hâte une éminence où ils pourraient, pensaient-ils, se défendre avantageusement, tandis que l'un d'eux, se détachant, s'avancait bravement vers les Indiens pour reconnaître leurs intentions.

« Halte, hommes rouges, cria-t-il, dès qu'il fut à portée de voix. Que voulez-vous? Êtes-vous sur le sentier de la guerre? Et contre qui? » Sans ralentir, le sachem, crispé par l'anxiété, ne répondit que ces mots : « Les Cœurs-de-Feu ne menacent ni ne craignent personne ; que les blancs leur laissent le champ libre. » Ce disant, il arrivait presque à la hauteur de son interlocuteur, et comme Coucou serrait de près le chef indien, les regards du personnage tombèrent aussitôt sur lui. « Mais par tous les diables d'enfer, hurla-t-il, c'est notre petit démon, celui qui a massacré une dizaine des nôtres. Ah ! vermine rouge, tu vas payer de ta vie celle de nos compagnons morts de ta main ». Et ivre de fureur, insoucieux de l'escadron qui arrivait ventre à terre, il dégaina un large coutelas, et lança sa monnaie sur le Parisien.

XII

Dans la caverne du dieu.

Heureusement, si l'homme avait reconnu Coucou, celui-ci de son côté avait reconnu l'homme ; c'était le premier qui, dans la cave où il avait été transporté après l'agression dont Thomas et Na-

thaniel avaient été les victimes, avait pris la faction auprès de lui. Aussi était-il sur ses gardes et tenait-il déjà en main un pistolet tout chargé. Mais il n'eut pas à s'en servir, car quelqu'un s'interposa qui n'était autre que le sachem lui-même. Arrêtant net, puis faisant volter son magnifique cheval gris, Bill-Bull arriva comme la foudre sur le blanc, et d'un terrible coup de manche de sa lance en pleine figure, le jeta à terre. « Chien, cria-t-il, oses-tu bien t'attaquer à un Cœur-de-Feu ? Tremble, toi et les tiens, que mon peuple ne venge terriblement les sévices que vous avez infligés à l'un de nos guerriers ! » Le visage ensanglanté, l'aventurier se releva, tremblant de fureur et, saisissant un pistolet, le braqua sur son adversaire, mais à cette minute, les Cœurs-de-Feu arrivaient, dix lances s'enfoncèrent à la fois dans le corps de l'insensé qui osait menacer le grand chef, et il roula sur le sol pour ne plus se relever.

Mais, du tertre où ils s'étaient réfugiés, les compagnons du mort avaient vu la scène sans d'ailleurs la comprendre : ils firent feu sur les Indiens dont trois ou quatre tombèrent. Alors, écumant de fureur, Bill-Bull poussa le farouche cri de guerre de sa tribu, quelque chose qui ressemblait à « Arrouaba ! Arrouaba ! » et ventre à terre, la lance au poing, la

troupe vociférante se rua sur l'ennemi. Seulement celui-ci n'attendit pas le choc, et quand les Cœurs-de-Feu eurent escaladé l'éminence, leurs adversaires disparaissaient dans un bois, tirant seulement quelques coups de fusil qui n'atteignirent personne.

Coucou et Arroonah avaient, bien entendu, suivi la charge, et le premier disait au second : « Encore un, petit frère rouge ! Décidément, ça ne leur réussit pas, aux citoyens de San-Pedro, de s'être attaqués à nous, ils auraient mieux fait de charmer leurs loisirs par une bonne partie de loto, ça leur aurait rapporté davantage. Maintenant, voici l'heure solennelle. Oh ! Grand-Esprit, Petits-Esprits, Moyens-Esprits, Esprits de toutes les tailles et de tous les modèles, faites que mon Atoomou soit bien un Atoomou authentique et pas en toc ! » Mais déjà Bill-Bull revenait vers eux et, sèchement, il dit au Parisien. « Que l'Oiseau-Moqueur me conduise. Plus tard, Bill-Bull tirera vengeance de l'insulte qui vient d'être, en sa personne, faite à la tribu dont il est le chef suprême. Que l'Oiseau-Moqueur marche devant. »

Coucou s'exécuta : il conduisit le sachem et son escorte au pied du rocher où était creusée la caverne : il était facilement reconnaissable, puisque le parachute était encore suspendu à l'une de ses pointes.

Avec l'aide de quelques guerriers, se cramponnant aux racines et aux plantes, le Parisien et le grand chef réussirent à atteindre la partie du sentier qui, dissimulée à la vue par les pierres éboulées et la végétation était à peu près praticable : là, le sachem ordonna que nul ne les suivît, et sur les pas de son guide, il gravit l'escalier, gagna l'entrée de la grotte ; bien qu'il s'efforçât de demeurer calme, ses traits d'ordinaire impassibles trahissaient son extrême agitation.

Coucou s'était prémuni d'une sorte de chandelle qu'il enflamma, et une faible lumière éclaira la statue, toute droite dans l'espèce de niche où elle était placée. Bill-Bull la contempla plus de deux minutes sans rien dire, puis il murmura d'une voix tremblante : « C'est Atoomou, dieu des Cœurs-de-Feu, celui-là même qui guida son peuple à travers les monts, les plaines, les forêts, les vallées, la neige, les ennemis acharnés à sa perte... Bill-Bull a assez vécu puisqu'il a pu rendre à sa nation l'image que les ancêtres avaient ciselée en l'honneur de leur génie protecteur... » Il demeura encore quelques instants en face de la statue, puis, reprenant Coucou, il s'élança sur la plateforme avec tant d'impétuosité qu'il faillit faire la culbute en bas du rocher ; puis levant les bras au ciel, il cria d'une voix

éclatante : « Que les guerriers m'écoutent et que l'allégresse chante dans leurs âmes : Atoomou est retrouvé ! »

La foudre serait tombée au milieu du groupe des Cœurs-de-Feu qu'elle ne les aurait pas plus complètement abasourdis. Ils restèrent un bon moment immobiles et muets de stupeur, puis une grande clameur s'éleva ; une centaine de gaillards agiles et lestes comme des singes abandonnant leurs montures et leurs armes se précipitèrent à l'assaut du rocher ; plusieurs roulèrent rudement sur le sol, mais sans se décourager, recommencèrent l'ascension, et en peu de temps, la caverne fut envahie : cette fois, le silence s'était fait, un silence plein de respect et d'effroi mystiques. Coucou, quelque peu bousculé, brandissait toujours son luminaire, et il contemplait la scène avec un demi-sourire un peu ironique. « C'est égal, pensait-il, ça va mieux ! J'ai un sérieux poids de moins sur la poitrine. A voir ce qui se passe depuis qu'Atoomou est bien Atoomou, je me demande ce qui serait arrivé si Atoomou n'avait pas été Atoomou ; et puis, au fond, j'aime mieux ne pas penser à ça, parce que j'ai idée que aurait chauffé pour bibi... Enfin, tout marche bien, tout le monde est content, à nous la joie et les pommes de terre frites ! »

Cependant de bouche en bouche, le bruit circulait tout bas que c'était l'étranger, celui qu'on appelait l'Oiseau-Moqueur et qui pourtant était un blanc, qui avait rendu aux Cœurs-de-Feu l'image vénérée et si longtemps cherchée en vain. Comme sur la foi des récits recueillis de la bouche des Cœurs-Sanglants et d'Œil-d'Aigle en particulier par ceux de leurs congénères qui étaient récemment passés dans cette tribu, sur la foi aussi des déclarations du Grand-Ours-Noir et de son escorte qui affirmaient avoir vu le jeune blanc et son compagnon voler à travers les airs comme les aigles et les vautours, l'Oiseau-Moqueur jouissait déjà de la réputation bien établie d'être « un type pas ordinaire » — ainsi qu'eût dit Coucou — il est facile de comprendre que les Indiens le regardaient maintenant comme un être quasi surnaturel. Et le sachem traduisit le sentiment général en disant avec solennité : « Que l'Oiseau-Moqueur s'approche et qu'il vienne se placer à la droite de Bill-Bull, sachem des Cœurs-de-Feu. Que les guerriers écoutent ma voix... Combien de centaines de lunes se sont écoulées depuis que nous fut ravi le dieu qui avait présidé aux destinées de notre race? Combien de vaillants guerriers sont morts à sa recherche? Combien de larmes furent versées par nos pères au souvenir du

malheur qui s'était abattu sur notre nation?... Or, le Grand-Esprit, et, sans doute, Atoomou lui-même eurent pitié de notre douleur, et le dieu voulut revenir parmi ses enfants ; mais il se souvint que c'étaient des hommes blancs qui l'en avaient arraché, et il voulut qu'un blanc réparât le crime de ses pères. C'est pourquoi il a guidé vers nous l'Oiseau-Moqueur, qui, bien que peu d'ans aient passé sur sa tête, mérite mieux que nombre de guerriers le titre de guerrier. L'Oiseau-Moqueur est l'enfant chéri du Grand-Esprit et d'Atoomou, puisqu'ils l'ont choisi, et en le choisissant, le Grand-Esprit et Atoomou ont dit aux Cœurs-de-Feu : « Celui-là est votre frère, celui-là, bien que sa peau soit blanche, doit avoir sa place à vos feux et dans vos cabanes, sa part à chacun de vos repas ; ses ennemis seront les vôtres, vos amis seront les siens ». De ce jour, l'Oiseau-Moqueur et son frère Arroonah ne sont plus pour nous des étrangers, ils nous sont aussi chers que si, aussi loin que remonte le souvenir des arrière-grands-pères de nos plus vieux « monnangous », leurs ancêtres avaient vécu à côté des nôtres. Ainsi parle Bill-Bull, sachem des Cœurs-de-Feu. » Alors en chœur, les guerriers répondirent : « Qu'il soit fait ainsi ; l'Oiseau-Moqueur et Arroonah sont des Cœurs-de-Feu. »

Coucou ne souriait plus, parce que, sous cette voûte obscure, parmi ces hommes en armes, aux costumes guerriers aux allures énergiques et graves, cette scène d'adoption ne manquait pas d'une certaine grandeur. Fidèle aux traditions, il se borna à répondre : « Qu'il soit fait ainsi : l'Oiseau-Moqueur est un Cœur-de-Feu. » Arroonah répéta la formule, puis tous les guerriers poussèrent trois fois le cri de guerre de la tribu : la cérémonie était terminée. Sur l'ordre du sachem, huit de ses soldats demeurèrent dans la grotte comme une sorte de garde d'honneur, tous les autres et lui-même redescendirent dans la plaine où, au milieu de la joie générale, le camp fut dressé, les victimes du combat furent relevées ou inhumées, et bientôt, tandis que les sentinelles veillaient, des feux s'élevèrent gaiement sur lesquels grillaient des quartiers de viande. Quelques heures plus tard, un détachement de vingt-cinq hommes se mettait en selle ; il devait, aussi vite que le lui permettraient les forces des chevaux, gagner la vallée d'Ahuomo, annoncer la grande nouvelle aux habitants, et revenir avec un renfort de cent autres cavaliers accompagnant un chariot solide sur lequel on pût charger la statue.

Cinq jours s'écoulèrent dans l'attente. Pendant tout ce temps, Coucou et Aroo-

nah étaient les hôtes de sachem, partageaient ses repas, couchaient à ses côtés sous la cabane de branchages que ses guerriers lui avaient édifiée, et ils étaient l'objet des prévenances et des amitiés de tous. Ces Cœurs-de-Feu étaient vraiment des hommes assez curieux, imbus de superstitions naïves et parfois grossières, et fidèles à nombre de coutumes barbares propre aux vrais Indiens, telles que celles de scalper leurs ennemis, de les attacher au poteau du supplice, de faire subir à leurs jeunes gens, avant de les sacrer guerriers, des épreuves constituant de véritables tortures. En revanche, sous d'autres rapports, tels que le costume, ne différant guère de celui des coureurs de Prairie de race blanche, et même plus coquet, la propreté, la courtoisie envers les étrangers, ils étaient relativement raffinés. Leur gravité n'était qu'une attitude acquise, ils étaient par nature plutôt portés à la gaieté et il n'était pas rare d'en voir s'amusant entre eux comme des enfants. Il faut ajouter qu'une discipline de fer régnait parmi eux, si rigide que le moindre manquement était immédiatement puni d'après un code rigoureux ; d'ailleurs, en guerre, le sachem et les attanems (chefs de guerre) avaient droit de vie et de mort.

Durant ces cinq jours, Bill-Bull eut

avec Coucou de longs entretiens ; l'Indien ne se lassait pas d'entendre raconter par le petit Français les péripéties de ses randonnées en Amérique ; il l'interrogeait sur ses intentions, ses projets, ses désirs, et sans cesse aussi lui demandait des explications sur les particularités de l'existence civilisée qui l'avaient frappé. Finalement, il lui déclara qu'il désirait le voir retourner aux villages et y demeurer quelques jours, sans donner d'autres éclaircissements, et, bien que le gamin eût hâte de s'occuper de Pauline, il accepta pour ne pas mécontenter cet hôte dont, par la suite, il désirait pouvoir escompter l'appui.

Le campement reçut la visite d'une troupe d'Indiens appartenant à la tribu nomade de Coureurs-de-Cerfs, et le chef de ce groupe se fit l'écho de rumeurs qui lui étaient parvenues, aux termes desquelles un grand nombre de blancs, appuyés par un important contingent d'Indiens alliés, auraient été en route ou se fussent préparés à se mettre en route pour les « montagnes de l'Ouest ». Dans quel but, et vers quelle région précise, les Coureurs-de-Cerfs l'ignoraient. Cette confiance laissa Bill-Bull songeur et inquiet, mais selon son habitude, il ne fit de confidences à personne.

Le sixième jour, le chariot et son escorte

parurent. Tout de suite, à l'aide de cordes et d'une sorte d'énorme palan assez ingénieux, à la construction duquel notre Coucou avait naturellement pris une notable part, on s'occupa de descendre la statue dans la vallée. Ce ne fut pas une mince affaire, et pourtant, grâce à l'entrain de tous, l'opération fut conduite à bonne fin, de sorte qu'au milieu d'un recueillement touchant, Atoomou, ou du moins son effigie, put être hissé sur le véhicule, attelé de huit superbes chevaux. Deux heures plus tard, joyeusement, triomphalement, la troupe se mettait en route ; l'espoir chantait dans tous les cœurs ; quelles félicités n'allaient pas résulter pour la nation du retour en son temple de l'image vénérée ? La colère du dieu ne pourrait manquer d'être apaisée par les honneurs qui allaient lui être décernés, et de nouveau, sa protection allait s'étendre sur son peuple...

XIII

Le tremblement de terre.

Dès le lendemain du départ, Bill-Bull, fort soucieux depuis la visite des Coureurs-de-Cerfs, quitta la colonne, la laissant sous le commandement d'un chef de guerre réputé appelé Otonnah, et prit les

devants avec quarante guerriers d'escorte, emmenant, bien entendu Coucou et Arronah. Taciturne, plongé dans de profondes méditations, il ne desserait presque pas les dents et le Parisien songeait : « Pas loquace, le patron. Au fond, je comprends ça, parce que, si d'un côté c'est agréable de penser qu'on a retrouvé son Atoomou, d'un autre côté, il y a de quoi se faire du mauvais sang quand on vous annonce l'arrivée d'un tas de gens que personne n'a invités. Qu'est-ce que c'est que tous ces blancs ? Rodriguez et sa clique ? Probable, puisque justement le fameux colonel m'a annoncé qu'il préparait une expédition ; et les Indiens, ce seraient ses dignes amis les Kioways. Allons, ne nous frappons pas, tout cela s'arrangera ; n'empêche que ma pauvre petite Pauline doit se faire des cheveux, de quoi remplacer les tignasses de Rodriguez, Nino et d'une demi-douzaine d'autres « sans-tifs ». Mais ça ne va pas durer, il faut que dans quatre jours, je parte pour aller la chercher. Ce qui m'ennuie, c'est la question « galette », car si je la conduis aux États-Unis, je ne peux pourtant pas la laisser coucher sous les ponts... Bah ! allons donc, ça aussi, ça se tassera ! »

Ainsi monologuait le Parisien ; ce n'étaient pas là d'ailleurs ses seuls soucis, il en avait même bien d'autres, mais son

naturel insouciant remettait à plus tard de les évoquer, et il ne pensait qu'au plus urgent, qui était, en effet, d'assurer la destinée de Pauline dont il était désormais le seul soutien, son frère étant complètement dominé par don Rodriguez, et Thomas, hélas ! ne pouvant plus rien pour elle. Quelque estime qu'il eût pour les braves Polonais, à qui il l'avait confiée, il n'était pas tranquille et il eût préféré la savoir loin de la Prairie texienne. Ce fut à résoudre ce problème qu'il s'employa sans du reste y parvenir de façon bien satisfaisante, jusqu'au moment où un incident fort inattendu vint l'arracher à ses méditations.

La troupe n'était plus qu'à deux heures de marche de la vallée d'Ahuomo et elle venait de mettre pied à terre pour laisser reposer ses montures, lorsque soudain une violente secousse agita le sol. Plusieurs hommes furent renversés, ainsi que quelques chevaux et un énorme rocher se détachant d'une montagne voisine, vint s'effondrer dans la vallée que suivait la colonne, à quelques centaines de mètres de celle-ci. Coucou fut assez surpris de constater qu'aucun des assistants, même Arroonah, ne s'émouvait outre mesure, et il eut l'explication de cette placidité quand on lui exposa que pareil fait se renouvelait assez souvent dans la région.

Une seconde secousse, moins violente, suivit la première, puis tout rentra dans le calme, et l'on se remit en marche.

Or, comme la colonne débouchait près de l'observatoire où le Parisien et son ami avaient séjourné à leur arrivée dans la tribu, plusieurs cavaliers s'élancèrent à fond de train au-devant d'elle, portant sur leurs visages les marques de la plus profonde consternation ; l'un d'eux prit la parole pour raconter que le tremblement de terre avait eu pour résultat de faire ébouler le sommet de la montagne au pied de laquelle était construit le village de Chayangoo, l'un des plus importants parmi les onze que comptait l'agglomération. Pour l'instant, il n'y avait pas péril, l'avalanche de terre et de pierres s'étant trouvée arrêtée à mi-hauteur par un espace plan qu'elle avait recouvert, mais si une nouvelle secousse se produisait, l'énorme masse reprendrait peut-être sa course, et la malheureuse bourgade ne pouvait manquer d'être ensevelie. Par précaution, les chefs l'avaient fait évacuer et ses habitants consternés s'étaient réfugiés dans les villages voisins, emportant en hâte ce qu'ils avaient pu sauver.

Bill-Bull ne répondit pas ; derrière lui, dans l'escorte, des guerriers murmuraient que c'était là une manifestation de la colère d'Atoomou, que, peut-être le dieu à

jamais hostile à ses protégés d'antan, leur signifiait ainsi qu'il se refusait à reprendre place parmi eux. Mais déjà le sachem avait pris le galop et, à toute bride, filait vers le lieu du désastre où sa suite et lui furent bientôt rendus. Du bas, on reconnaissait en effet que tout un pan de la montagne manquait, et qu'à son sommet, il y avait maintenant une large échancrure qui n'existait pas autrefois ; mais il était impossible de se rendre compte de la réalité du danger, parce qu'on n'apercevait pas la petite plaine où s'étaient accumulés les débris.

Les Indiens, jusques et y compris leur chef, restaient là, fatalistes et résignés ; que pouvaient-ils contre ce déchaînement des forces de la nature ? Ce spectacle indigna Coucou : « Regardez-moi ces empaillés, grommela-t-il ; alors, s'il n'y a pas de nouvelle secousse, ils vont rester comme ça, sous la menace d'une douche de cailloux, sans aller voir où les choses sont ? On se rend compte, on regarde, on tire der plans, on se grouille, quoi ! Je vais y aller puisqu'ils sont tous là plantés comme des oignons dans un champ. » Et sans rien dire à personne, il lança son cheval sur la pente ardue et Arroonah le suivit, car il se serait cru déshonoré s'il n'avait pas emboîté le pas à son Oiseau-Moqueur.

« Tiens, vous êtes là aussi, copain

Arroonah? fit Coucou. Ce n'était pas la peine de venir, mais enfin, puisque vous voilà... — Mon frère répliqua le jeune Indien, marche encore une fois au-devant de la mort. A-t-il donc fait un pacte avec elle? — Oui, pour qu'elle passe à côté de moi... C'est vrai que, s'il y a une nouvelle représentation de la pièce de tout à l'heure, nous serons aux premières loges, mais bah, c'est toujours la même chose, si on s'arrêtait à ça, on resterait toute sa vie les mains dans ses poches sans jamais oser rien faire. »

Ils ne tardèrent pas à être obligés de quitter leurs chevaux et de continuer l'ascension à pied, et après vingt minutes d'une marche assez pénible, ils prirent enfin pied sur le petit plateau. En bas, Bill-Bull et les siens n'avaient pas bougé : que prétendait faire ce jeune blanc? Espérait-il par sa seule présence empêcher l'énorme amas éboulé de descendre plus bas?

D'un regard, Coucou embrassa le spectacle impressionnant qui s'offrait à lui ; tout le flanc de la montagne, jusqu'en haut, était ravagé et recouvert d'une longue traînée jaunâtre ; arbres, plantes, rochers, tout avait été emportés, et, pêle-mêle avec l'avalanche descendue du sommet, était venu s'entasser en un formidable chaos sur la plate-forme qui était

presque entièrement recouverte ; il y avait là des centaines de mètres cubes qui s'ils s'étaient abattus sur Chyangoo en auraient submergé jusqu'à la dernière cabane. « Ils l'ont échappé belle, nos frères rouges, remarqua le gamin ; vrai, ils ont tort de chicaner leur Atoomou, parce que s'il n'avait pas eu soin de placer cette plaine juste à cet endroit-là, ils auraient pris quelque chose pour leur rhumatismes... Seulement... Fichtre de bon sang, faut aller voir ça de plus près ; des fois on croit que ça va chauffer par devant et c'est par derrière ou à côté que... »

Il n'acheva pas et, en toute hâte, longeant le bord de la corniche, se porta sur sa gauche jusqu'à l'extrémité du plateau. Là, celui-ci finissait presque à pic, dominant un village appelé Kor-Adee, normalement, celui-ci était protégé contre l'avalanche par de hauts rochers qui formaient, tout le long de la petite plaine, comme un mur la clôturant de ce côté. Mais ce que Coucou avait remarqué, c'est que dans ces rochers, de larges fissures évidemment récentes s'étaient ouvertes ; sous l'influence de la secousse ils s'étaient disjoints, et si un nouvel ébranlement survenait, il y avait grand'-chance pour qu'ils s'écroulassent, entraînant avec eux tout ce flanc du plateau, sans compter bien entendu, la plus grande

partie des détritrus déjà amoncelés sur celui-ci.

Comme il était à peu près impossible d'approcher de ces fissures, Coucou grimpa sur un gros chêne et, s'étant rendu compte qu'elles étaient fort sérieuses, il cria à son compagnon : « Trottez, Arroonah ! Allez vite trouver de ma part papa Bill-Bull et dites-lui qu'il fasse déménager vivement les citoyens du village qui est là en dessous... je ne sais pas comment il s'appelle. Et vivement, hein ! il ne s'agit pas de discuter jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Moi, je reste ici pour voir si les fissures ne s'agrandissent pas... Prenez vos jambes à votre cou ; ça semble drôle, mais il paraît que c'est le meilleur moyen pour aller vite. » Docile, Arroonah s'éloigna et commodément installé sur une branche, le gamin continua d'observer. Par instants, de sourds craquements se faisaient entendre, semblables au bruit d'une pierre qui se brise, et chaque fois une nouvelle fente se révélait. « Gare, murmura le gamin, quand ça va dégringoler. Ceux qui se trouveront dessous, pourront numérotter leurs abatis à l'avance pour être sûrs de les retrouver plus tard... J'ai envie de me « cavalier » d'ici, moi. Oh ! je ne crois pas que mon chêne écope, mais enfin... Oh ! on dirait que ça craque encore. Où ? Là-bas, à gauche...

Fichtre, voilà un grand diable de rocher qui vous prend des airs penchés, qu'on dirait un saule pleureur... Et encore une fente, et une autre... » De son observatoire, il avait vu des cavaliers se détacher, dès qu'Arroonah avait rejoint Bill-Bull, et filer ventre à terre du côté menacé. « Bon murmura-t-il, ils m'ont écouté, alors pas la peine de me faire de « mousse »... Cristi, je voudrais bien voir le coup d'œil lorsque tout ça va faire la culbute, ça doit valoir le déplacement... Non, soyons sérieux, filons... »

Or, il ne filait pas, persuadé qu'il se trouvait hors de la zone dangereuse, et ne se décidant pas à renoncer au spectacle grandiose qu'offrirait l'avalanche qu'il prévoyait, d'autant qu'elle ne pouvait manquer d'être bien plus formidable que la précédente ; mais le temps passait, et, maugréant, il se redressa sur sa branche pour quitter son perchoir. Au même instant, un vacarme effroyable retentit, la respiration lui manqua, un nuage opaque de poussière l'aveugla, et il se sentit projeté en arrière avec une forte irrésistible, la montagne venait de s'écrouler, emportant le chêne sur lequel il était installé.

XIV

Énigme.

Comment s'était déchaînée la catastrophe, Cou cou n'avait guère le loisir de se le demander et ce ne fut que plus tard qu'il en eut l'explication : une nouvelle secousse sismique, d'une violence particulière avait achevé de désagréger l'amas de rochers en même temps que la terrasse naturelle à laquelle ils servaient de limite, et tout s'était effondré. Malheureusement, le coin de terre où le chêne de notre Parisien poussait ses racines avait lui aussi été entraîné, bien qu'il se trouvât assez loin de cette ceinture rocheuse, de sorte, que, instantanément, l'infortuné gamin toujours cramponné à sa branche, se vit emporté comme un fétu de paille au milieu d'un nuage opaque et d'un tapage assourdissant.

« Ça y est, songea-t-il ; c'est bien fait, mon vieux, fallait te « tirer des flûtes » quand il était temps au lieu de rester là comme si tu avais été vissé sur ton arbre. » Et à peine cette pensée était-elle formulée que sa chute s'arrêta et il resta immobile, la tête en bas, une nuée de cailloux de graviers, de mottes de terre

s'abattit sur lui. Il crut à nouveau étouffer, puis en quelques secondes, un silence presque complet se fit, troublé seulement par le bruit de la chute de quelques pierres. Il se mit à éternuer avec énergie, se frotta les yeux et peu à peu, la poussière s'éclaircissant, il put se rendre compte de sa situation : quelques-uns des rochers ayant tenu bon et étant restés à leur place, les vastes racines du chêne s'y étaient encastrées, et l'arbre, ainsi maintenu, pendait dans le vide, sa frondaison appuyée contre le flanc de la montagne. Au-dessous, c'était l'abîme, un abîme de trois ou quatre cents pieds où s'élevait maintenant une sorte de colline faite de l'amas des terres et des pierres écroulées ; et sous cet amas gisait le village de Kor-Adee.

« Bigre ! fit Coucou en reprenant une position normale, mais c'est que j'ai failli faire un joli saut ! Et là-dessous, ça m'a l'air rembourré plus mal encore qu'en noyaux de pêche !... Pour cette fois, rien à dire, c'est de ma faute : curiosité est mère de tous les vices. Ça ne fait rien, je suis content d'avoir vu ça... quoique au fond, je n'y ai rien vu du tout, pas même du bleu. Enfin, j'étais là, c'est déjà quelque chose. Ouste, sortons-nous d'ici avant qu'il soit trop tard, cette fois ; nous regarderons le paysage la prochaine fois. »

Il eut moins de peine qu'il ne s'y attendait à atteindre, en se hissant de branche en branche, les rochers sauveurs où il lui fût facile, par des sauts prudents de l'un à l'autre, de gagner ce qui restait du plateau. Ayant constaté qu'à part des écorchures et des contusions sans gravité, il était sain et sauf, il s'absorba un instant dans la contemplation de l'énorme brèche ouverte dans le sol à ses pieds, puis, tranquillement, il s'occupa de gagner la vallée et de rejoindre Bill-Bull.

Comme il est facile de l'imaginer, le plus grand trouble régnait parmi les Cœurs-de-Feu. Beaucoup d'entre eux erraient à distance aux alentours de la montagne, la considérant anxieusement. Le Parisien, très calme, traversa leurs groupes qui s'ouvraient silencieusement devant lui, et finit par apercevoir le sachem devant son état-major, examinant gravement la place où s'élevait une heure auparavant un village florissant. Chemin faisant le Parisien s'était informé et il avait appris que, les cabanes ayant été rapidement évacuées dès réception de l'avis transmis par Arroonah, tout se bornait à des pertes matérielles. « Sans moi, grogna-t-il en haussant les épaules, on ne sait pas combien il y aurait eu de centaines de bonshommes, sans compter les femmes et les mioches, aplatis en

même temps que leurs maisons, et ma foi, ils ne l'auraient quasiment pas volé. C'est bon d'être « tourte », mais il ne faut pas exagérer ; ils restaient là à regarder en l'air ; ça tombera-t-il, ça ne tombera-t-il pas ! Et si ça tombe, où cela tombera-t-il ? A droite, à gauche, devant, derrière?... Ils n'ont pourtant pas l'air bêtes, ces Cœurs-de-Feu mais pour des débrouillards, non, je connais mieux que ça... moi, par exemple ».

A sa vue, la suite de Bill-Bull s'était écartée, toujours muette, mais il ne prit pas garde à cette attitude un peu bizarre et s'adressant au grand chef : « Mon frère a vu, dit-il, les pierres sont tombées. Maintenant, c'est fini, à moins qu'un autre pan de la montagne s'écroule... Paraît qu'il n'y a pas de bobo chez les naturels du patelin?... Zut, qu'est-ce que je dis là, ils ne me comprennent pas... » Mais il s'arrêta devant le silence glacé de Bill-Bull et de ceux qui l'entouraient, silence qui n'était pas précisément hostile, mais empreint de réserve et de tristesse. Coucou regarda d'un air méfiant autour de lui, sans rien ajouter, devinant qu'il se passait ou se préparait quelque chose d'inattendu. Enfin le sachem prit la parole : « L'homme, dit-il gravement, ne dispose que de lui-même, mais non de ce qui l'entoure ; et au-dessus de lui, il y a la puissance des dieux

avec laquelle il doit compter. Cette puissance se manifeste sans cesse, et les actes émanés de la volonté du Grand-Esprit et des génies qui lui sont soumis, peuvent être interprétés par qui sait les comprendre comme l'indication de la volonté suprême. Or, depuis que l'Oiseau-Moqueur et Arroonah sont arrivés sur les territoires de notre tribu, trois faits se sont produits ; d'abord, Atoomou nous est revenu, preuve que la colère du dieu des Cœurs-de-Feu était éteinte et qu'il rendait à son peuple sa protection. Ensuite, la montagne qui depuis tant et tant de lunes dominait nos villages s'est écroulée sur eux, enfin, la nouvelle vient de nous parvenir que de nombreux blancs, accompagnés d'innombrables guerriers Kioways étaient en route pour notre territoire, où ils comptent trouver des métaux précieux cachés dans les entrailles du sol...»

Un silence profond régnait alentour. Froid, les sourcils froncés, Coucou écoutait se demandant où le grand-chef, qui s'était si hautement proclamé son ami, prétendait en venir : à peine prit-il garde à l'annonce de l'approche de ces blancs et de ces Kioways, laquelle d'ailleurs n'était pas pour surprendre puisqu'elle s'accordait avec ce qu'il savait déjà. « Ceux qui, dans notre tribu, continua le sachem, ont charge de transmettre aux divinités les

vœux et les prières des hommes, et qui ont aussi charge de faire connaître aux hommes les volontés des dieux en les déduisant des signes, des présages et des faits, les sorciers, sont donc venus, en la personne de Sit-Mango, le grand-prêtre, trouver Bill-Bull et ils lui ont révélé la signification de ces trois événements, telle qu'elle ressort des mystérieux avertissements donnés par la consultation des augures ; et cette signification, la voici : Atoomou accepte de revenir parmi les Cœurs-de-Feu et il a voulu que ce fût un blanc qui leur révélât le lieu où d'autres blancs sacrilèges l'avaient enfoui. Mais par les catastrophes qui ont accompagné la venue de ce même blanc sur notre territoire, il marque qu'il ne tolérera pas sa présence, il lui intime l'ordre de s'éloigner... Il faut que l'Oiseau-Moqueur obéisse au dieu. »

Peu à peu, un sourire à la fois amer et ironique était éclos sur les lèvres du Parisien. Quand le sachem eut terminé, il haussa les épaules et dit avec un souverain mépris. « C'était la peine, vrai, de faire tant d'histoires pour en arriver là. Hier, ce matin encore, c'était « mon petit Oiseau-Moqueur par ici, mon petit Oiseau-Moqueur par là... et « vous êtes un grand guerrier »... et « jamais je n'ai vu un type aussi épastrouillant que vous »... et « vous

êtes chez vous dans nos villages, vos ennemis sont les nôtres », et patati et patata. Maintenant, parce qu'il a plu à une montagne de dégringoler et à des blancs de venir se promener chez vous, je ne suis plus bon à jeter aux chiens : est-ce que c'est moi qui l'ai poussé votre montagne, hein, bande d'ahuris ? Sans moi, si je vous avais laissé vous débrouiller tout seuls, c'est-à-dire à la façon d'un crocodile qui voudrait remonter une pendule, est-ce que des centaines de vos sales concitoyens ne seraient pas en marmelade à l'heure qu'il est ? Ces blancs, c'est moi qui suis allé les chercher ?... Tenez, vous me dégoutez : cette espèce de vieux farceur de Bill-Bull disait qu'il voudrait bien que ses jeunes gens me ressemblent : eh bien ! moi, j'en serais fâché, parce que s'ils me ressemblaient, je leur ressemblerais aussi et je serais comme vous tous, un hypocrite et un faux bonhomme. Merci, j'aime mieux rester comme je suis ! »

Et tout bouillant de colère, il leur tourna le dos et suivi seulement de son fidèle Arroonah, s'éloigna à grands pas : chose singulière, nul n'avait bronché sous les dures vérités qu'il venait de lâcher, et nulle voix, parmi ces Indiens d'ordinaire si chatouilleux sur leur point d'honneur particulier, ne s'était élevée pour protester. D'ailleurs, Coucou n'en avait

cure, et, au hasard, il suivait une piste qui devait le mener, pensait-il, hors du territoire des Cœurs-de-Feu, sans regarder derrière lui, sans daigner accorder la la moindre attention aux groupes qu'il croisait. Il cheminait ainsi depuis un bon quart d'heure, lorsqu'il entendit derrière lui un bruit de galopade : il se retourna pour voir accourir à vive allure un groupe de cinq guerriers en tête de qui il reconnut son ex-ami le Grand-Ours-Noir qu'il savait être aussi l'un des confidents de Bill-Bull. « Ah ! bon sang, fit-il avec fureur, ils nous courent après, maintenant ! Tant pis, nous y laisserons notre peau, mais ceux-là vont payer pour les autres ! » Déjà, il empoignait le fusil, — un cadeau du sachem, ô ironie des choses, destiné à remplacer sa carabine hors d'usage, — mais les arrivants multipliaient les signes d'amitié, et, à ce moment, le gamin remarqua que deux d'entre eux tenaient en main des chevaux équipés, mais non montés.

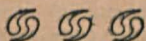
« Allons, grommela-t-il, ils nous amènent des canassons, c'est toujours ça. Je pense qu'après ce qu'ils nous doivent, ce n'est pas un excès de générosité. Après tout, ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre un type qui vous fait retrouver un dieu épatant, disparu depuis vingt mille siècles, qui se change

en étoile pour vous guider à travers trente-six continents et vous fait passer la mer à califourchon sur des blocs de glace... » Déjà les cinq guerriers étaient sur eux ; d'autres groupes à pied, examinant toujours la montagne, mais pourtant attentifs à la scène qui se déroulait, stationnaient à faible distance. « Bill-Bull, sachem des Cœurs-Sanglants, dit le chef des Indiens à haute voix, a donné mission à son fils le Grand-Ours-Noir de conduire aux deux étrangers ces chevaux pour qu'ils puissent continuer leur route sans fatigue. — C'est une bonne idée, ricana Coucou. Mais dites donc, on est donc des étrangers, maintenant, pour vous ? Il me semblait que vous nous aviez adoptés là-bas dans la caverne où était en train de moisir le nommé Atoomou ? — En outre, continua le Cœur-de-Feu impassible, nous accompagnerons l'Oiseau-Moqueur et Ar-roonah jusqu'à la limite de nos territoires. — Alors, vous avez peur que nous ne veuillons pas nous en aller ? Ah non ! j'aime mieux la société des sapins et des boas que celle de cocos de votre genre ! »

Froid, le Grand-Ours-Noir ne répondit pas, mais lorsque le Parisien eut enfourché l'une des montures, l'Indien poussa la sienne en avant et, se baissant un peu, murmura à mi-voix. « Que l'Oiseau-Moqueur tienne sa langue en repos, et

qu'il ne se hâte pas de juger la conduite de Bill-Bull sur les apparences. Demain peut-être, soixante Cœurs-de-Feu ou davantage auront pris le bonnet noir et l'Oiseau-Moqueur, s'il le veut sera leur chef. Qu'il se taise maintenant.»

Et sans s'occuper davantage de son interlocuteur stupéfait, il poussa son cheval en avant, laissant Coucou stupéfait et songeant que, décidément, la vie est une chose bien singulière, où il ne faut s'étonner de rien, et où, parfois, le bien sort du mal, comme le mal sort du bien...



*La suite de ce roman paraîtra
dans le prochain volume intitulé :*

Le Grand-Chef des Bonnets-Noirs

GASTON CHOQUET

LES AVENTURES DE COUCOU

GAMIN DE PARIS

Au Pays du scalp

Le volume : 20 centimes

TITRE DES VOLUMES PARUS :

1. Les Martyrs du Texas.
2. La Revanche des Opprimés.
3. Le Trésor des Tolèques.
4. Dans le repaire du Tigre.

Envoi franco de chaque volume contre 25 centimes
en timbres-poste, adressés à Mignonne Biblio-
thèque, 3, rue de Rocroy, Paris (X^e.)

CORBEIL. — IMP CRÉTÉ.